

UNE EXCURSION

L'ILE AUX COUDRES

PAR

L'ABBE H. R. CASGRAIN



MONTREAL

LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITEE

79, RUE SAINT-JACQUES, 79

ECOLE NOB



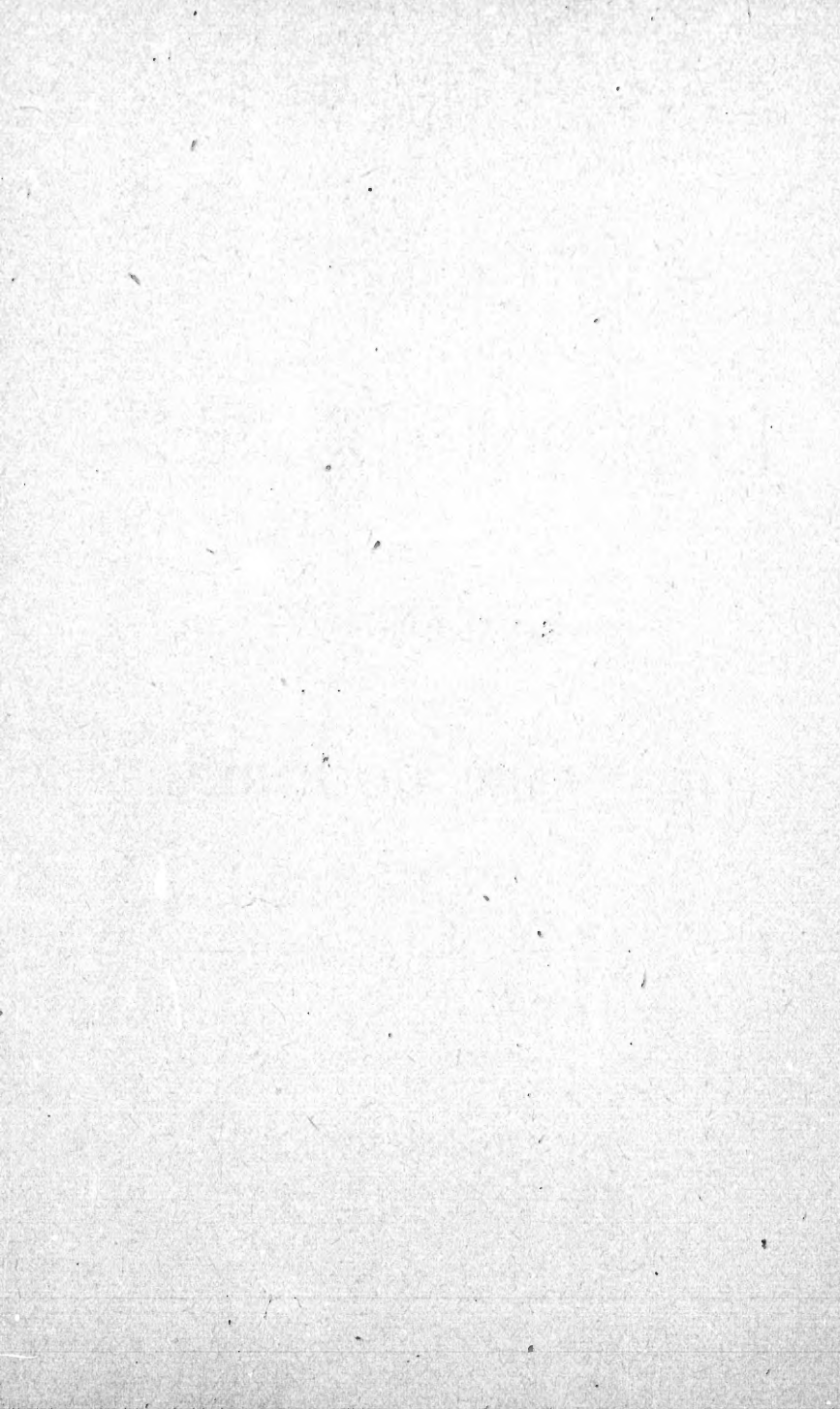
CANADA

NATIONAL LIBRARY
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

UNE EXCURSION

L'ILE AUX COUDRES

No. 1464



L'ABBÉ H. R. CASGRAIN

UNE EXCURSION

A

L'ILE AUX COUDRES

(LEGENDE CANADIENNE)



MONTREAL

LIBRAIRIE BEAUCHEMIN Limitée

79, rue St-Jacques, 79

F5448

C68

C3

137409

CASGRAIN, H. R.

Enregistré, conformément à l'acte du Parlement du Canada, en
l'année 1885, par BEAUCHEMIN & VALOIS, au bureau du Mi-
nistre de l'agriculture.

UNE EXCURSION À L'ÎLE AUX COUDRES

CHAPITRE PREMIER

Départ.— Le capitaine Charles Gagnon.— Arrivée à l'île aux Coudres.— La croix de l'Islette.— Mœurs des insulaires.— La roche à Caya.— Brigitte Savard.— L'abbé Épiphan Lapointe.

I

L'île aux Coudres, une des plus petites îles du fleuve Saint-Laurent, jouit d'une réputation que lui envie plus d'une de ses sœurs voisines. Les habitants des rives environnantes aiment ce coin de terre isolé, paisible, solitaire, et le regardent comme un lieu privilégié. Pourquoi cette prédilection, je devrais dire cette partialité ? Serait-ce à cause de la gracieuse beauté de ses paysages, de son site pittoresque au pied des grandioses montagnes du Nord qui la dominent ? Est-ce à cause des mœurs patriarcales, de l'hospitalité antique de ses habitants, qui, mieux que partout ailleurs, ont conservé le type des anciens Canadiens ? Ou plutôt ne serait-ce pas à cause des pieux souvenirs

qui s'y rattachent ? Le peuple se rappelle-t-il que cet flot est un terrain sanctifié ; que c'est sur ce rocher que fut célébrée jadis la première messe qui ait été dite au Canada ; que, depuis ce jour, il est devenu comme l'autel de la patrie ? Il y a sans doute un peu de tous ces motifs dans le culte de prédilection qu'on a voué à cette île.

Une excursion à l'île aux Coudres n'est pas toujours une simple promenade, un voyage ordinaire ; il s'y mêle une pensée religieuse, l'idée d'un pèlerinage. Ainsi, par exemple, c'est un dimanche qu'on ira passer à l'île aux Coudres, pour aller entendre les belles voix de ses chantres, dont la renommée est connue sur les deux rives du fleuve. On ne fait jamais le tour de l'île sans vénérer l'endroit où s'est dite la première messe, que les guides ne manquent pas d'indiquer aux pèlerins.

Êtes-vous de ceux qui aiment ces belles choses : la majesté de la nature, la fraîcheur des traditions, les anecdotes historiques, alors un pèlerinage à l'île aux Coudres ne sera pas pour vous sans agrément. Vous y éprouverez à la fois les plaisirs de la vue, de l'esprit et du cœur.

Si vous le voulez, nous irons choisir une embarcation sur la pointe de Saint-Roch des Aulnaies, qui est l'endroit du sud le plus rapproché de l'île aux Coudres.

Nous mettrons à la voile au commencement du montant ; car le vent est sud-ouest. Ces deux forces

qui se rencontrent, la brise qui descend et la marée qui monte, vont se balancer l'une l'autre et nous conduire en deux heures au bout d'en haut de l'île, dans l'anse de l'Islette, où notre chaloupe trouvera un bon mouillage.

Le vent a fratchi depuis le matin et soulève les vagues, qui blanchissent au large, mais cette forte brise nous assure un beau temps pour toute la journée. Nous serons ballottés passablement dans la traverse ; toutefois soyez sans crainte, car le pilote qui tient la barre, Charles Gagnon, est un vieux marin d'une expérience consommée. Depuis quarante ans qu'il navigue dans ces parages, il n'est pas un port qu'il n'ait fréquenté, pas une anse où il n'ait jeté l'ancre. Tous les écueils lui sont connus, et il peut vous dire les différentes directions des courants et des raz de marées à chaque heure du jour. Il sait tous les caprices du vent, et il prévoit les variations de l'atmosphère avec une sagacité toujours surprenante.

C'est un homme d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, sec, un peu frêle ; son visage, hâlé par le vent et l'eau de mer, est sillonné de rides profondes qui ont été creusées moins par les ans que par les rudes travaux de son métier. Ses cheveux, longs et plats, tombent en mèches grisonnantes sur ses tempes. Son regard étincelant et ses lèvres minces lui donnent un air presque farouche. Mais cette rude écorce cache un caractère loyal et généreux. Il passe un peu pour sorcier, tant il est chanceux et prompt dans ses voyages.

On dit qu'il fait le vent et le beau temps à sa guise. Plusieurs l'ont vu, disent les gens superstitieux, jeter sa chique à l'eau du côté d'où il veut avoir du vent, et, un quart d'heure après, il s'est élevé une grande brise exprès pour lui.

II

— Borde la misaine ! crie-t-il à son compagnon, qui vient de lever l'ancre. Tout est prêt ; nous partons.

La chaloupe se penche gracieusement sous ses voiles qui se gonflent au souffle de la brise, et gagne rapidement la haute mer. Derrière nous, la côte du sud s'abaisse à mesure qu'elle s'éloigne. A notre droite, le rivage s'arrondit en longue courbe pour former l'anse de Sainte-Anne, au fond de laquelle s'élèvent l'église et le village de cette paroisse, avec la montagne qui sert de piédestal au collège. Cette langue de terre boisée qui ferme là-bas l'anse de Sainte-Anne, c'est la pointe de la Rivière-Ouelle. A notre gauche, la côte se prolonge en ligne sinueuse qui va se perdre à l'horizon.

Déjà nous dépassons les Piliers, rochers stériles dont l'un porte un phare. A mi-traverse, nous découvrons la *Bouée Caille* ; elle bondit sur les flots comme un bouchon de liège.

Ce navire peint en rouge que vous voyez à l'ancre, sur notre gauche, au milieu de la traverse, c'est le phare flottant appelé communément le bâtiment de

lumière par nos Canadiens ; il est placé là pour indiquer le chenal aux navigateurs. Vous avez souvent entendu, sans doute, dans les temps de brume, un sourd mugissement qui vient du fleuve et qui retentit de minute en minute, comme le ronflement formidable d'un monstre marin : ce bruit n'est autre chose que le sifflet d'alarme de ce navire. Mû par la vapeur, ce mécanisme se fait entendre de très loin, car vous n'ignorez pas que la traverse de Saint-Roch est une des plus dangereuses du Saint-Laurent.

A mesure que nous approchons de l'île aux Coudres, les montagnes du nord grandissent au-dessus de nos têtes comme d'énormes géants qui menacent de nous écraser. En face de nous, les caps s'ouvrent pour former la vaste anfractuosité de la baie Saint-Paul, au fond de laquelle se précipite la rivière du Gouffre, qui tombe de cascade en cascade du haut de ces montagnes. En remontant vers Québec, voici d'abord les *Côtes Raides* : ce sont les pics les plus élevés qu'on aperçoive. Plus loin, voici l'embouchure de la petite rivière Saint-François, qu'indique ce long promontoire. Enfin, tout au loin, par delà le cap Maillard et fermant l'horizon, s'avance la tête bleuâtre du cap Tourmente.

L'île aux Coudres qui, de la côte du sud, n'apparaît que comme une ligne d'un bleu plus foncé que celui des Laurentides, se dessine maintenant devant nous, avec ses rangées de maisons sur le bord de la grève, ses anses, ses promontoires, ses coteaux plantés d'arbres toujours verts. Nous longeons les longues files de

perches qui forment l'enceinte de la pêche aux mar-souins. La mer devient plus rase, et enfin notre chaloupe jette l'ancre au rivage de l'Islette.

III

Le beau sable fin de la grève nous invite à descendre. Ici même commence notre pèlerinage.

Le promontoire au pied duquel nous venons d'aborder a été jadis témoin d'une scène religieuse dont les habitants de l'île ont voulu perpétuer le souvenir.

Gravissons cette colline ombragée d'un bouquet d'épinettes, puis suivons le sentier qui circule sur le versant opposé. Nous sommes en face d'une grande croix érigée en 1848, grâce à la piété d'un enfant de l'île, M. l'abbé Épiphan Lapointe, mort en 1862, curé de Rimouski. Cette croix, qui est de bois, menace ruine : le vent, la pluie, les neiges de notre climat rigoureux l'ont rongée et vieillie en peu d'années. Sur son piédestal, dont la forme exquise, quoique simple, atteste le goût de celui qui en a donné le plan, on lit l'inscription suivante :

ICI

FUT CÉLÉBRÉE

LA PREMIÈRE MESSE

DITE A L'ISLE AUX COUDRES

PAR

LE RÉVÉREND PÈRE DE LA BROUSSE

1765

Les passants qui seraient étrangers à l'histoire du Canada, pourraient être facilement induits en erreur en lisant cette inscription. Il y avait déjà deux cent trente ans que la première messe avait été dite à l'île aux Coudres, quand le vénérable Père de La Brosse vint dresser sur cette pointe son autel portatif, et célébrer les saints mystères, en présence de quelques familles établies alors dans l'île. On a simplement voulu consacrer la tradition d'après laquelle ce lieu fut témoin de la première messe célébrée dans l'île depuis l'établissement des premiers colons.

L'île aux Coudres, dont Cartier avait vanté le site et la fertilité, ne fut cependant ouverte à la colonisation qu'au commencement du dernier siècle. Les premières concessions territoriales sont postérieures à 1720. Le grand obstacle au défrichement des terres était la difficulté des communications avec la terre ferme pendant nos longs hivers.

Les insulaires ne recevaient de secours religieux que par les missionnaires qui montaient et descendaient le long de la côte du Nord, une ou deux fois l'année. Plus tard, la desserte de l'île fut confiée au curé de la Baie Saint-Paul, qui remplit cette fonction jusqu'à l'arrivée du premier curé résident.

D'après la tradition, les offices religieux se célébraient, avant la construction de la première chapelle, dans la maison d'une famille nommée Dallaire, qui demeurait au bout d'en haut de l'île.

De tous les missionnaires qui ont exercé le saint

ministère dans cette partie du pays, aucun n'a laissé un nom aussi populaire et aussi vénéré que celui du Père de La Brosse. Tandis que les noms de tant d'apôtres qui ont évangélisé cette région, à travers des dangers inouïs, sont oubliés, celui du Père de La Brosse est resté vivant dans toutes les mémoires. Dans bien des familles, il était invoqué comme un saint, et dans la prière du soir que l'on faisait en commun, le nom du Père de La Brosse était ajouté aux litanies. Mon ami, M. l'abbé Lapointe, m'a souvent répété que sa grand'mère et sa mère ne terminaient jamais leurs prières sans faire par trois fois cette invocation : " Saint Père de La Brosse, priez pour nous."

IV

Hâtons-nous de franchir la langue de terre qui joint le rocher de l'Islette à la côte, car c'est sur le sable de cette grève que les pêcheurs viennent échouer et dépecer les marsouins qu'ils capturent dans l'enceinte de perches que nous venons de côtoyer à notre arrivée. Plus de cent de ces énormes cétacés ont été pris cette année. Leurs cadavres, abandonnés sur la plage, sont en pleine putréfaction, et les exhalaisons infectes qu'ils répandent étouffent la respiration. On pourrait faire aisément de ces dépouilles un riche engrais ; il suffirait de les entasser dans une vaste excavation en y mêlant une certaine quantité de chaux. Dans l'espace de trois ou quatre mois, ces restes seraient transformés

en une matière presque inodore et facile à transporter. Ce procédé aurait le double avantage de débarrasser l'air d'une odeur suffocante et malsaine, et de fournir en abondance de l'engrais, dont l'extrême rareté est la principale cause de l'épuisement des terres de l'île. Mais les habitudes routinières de notre race seront encore longtemps un obstacle à cette amélioration.

Nous ferons le tour de l'île en suivant la route qui côtoie le rivage du nord. Quand nous aurons passé le ruisseau Rouge, nous couperons la pointe du bout d'en bas, en prenant le chemin de la Roche-Pleureuse. De là, nous remonterons par la grève de la Baleine, et nous terminerons notre excursion à l'église, que nous pourrions atteindre d'ici en quelques minutes.

— Tiens, voilà qu'on vient au-devant de nous : ils sont quatre. Approchons, que je les distingue et que je vous les nomme. Je crois reconnaître Ulric Bouchard. Oui, c'est bien lui, avec sa grosse barbe. Il marche à côté de Joseph Dufour. George Harvey s'avance derrière eux ; il est rejoint par un grand garçon qui m'a l'air de.. mais, oui, c'est bien le grand François Tremblay, qui m'a conduit autour de l'île le printemps passé, avec sa jument Jenny, qui ne trotte pas si mal, je vous assure. Celui-ci n'est pas du bout d'en haut : il demeure à la Baleine, sur le haut de la côte.

Quels braves gens que tous ces habitants de l'île aux Coudres ! ils ont le cœur sur la main. Entrez dans n'importe quelle maison, vous serez chez vous. Votre place est toujours prête au foyer domestique ; votre

couvert toujours mis à table, et un bon lit vous attend dans la meilleure chambre. Vous pouvez séjourner chez eux tant que vous voudrez ; ils partageront avec vous leur dernier morceau de pain. Mais n'allez pas parler de rémunération : vous leur feriez une insulte. Car ici l'hospitalité se donne comme au temps d'Abraham et de Jacob. Dans chacune de ces maisons, on peut répéter en toute vérité le proverbe canadien : Bon feu, bonne mine, c'est la moitié de la vie. Vous allez voir, ce sera une lutte entre ces braves gens à qui nous offrira sa voiture.

— Bonjour, Ulric, et vous tous, mes braves amis. Comment va-t-on, dans l'île ? Comment sont toutes vos familles ? Monsieur le curé se porte-t-il bien ?

— A merveille ; nous sommes tous, grâce à Dieu, en parfaite santé. C'est François Tremblay qui est le plus malade, et il est en danger d'en revenir, comme vous le voyez.

— On vous a vus venir de loin, continue Ulric Bouchard. J'avais la longue-vue de la pêche, et je vous ai regardés approcher. Sapristi ! que vous filiez bien ! Le vent est grand ; la mer était blanche comme une *mouvée* de marsouins. Vous couriez sur la lame aussi vite qu'un goëland. Dans un clin d'œil, vous avez passé au travers des perches de la pêche. Quelle fine voilière vous avez là !

— Eh bien ! François, dis-je en m'adressant à Tremblay, votre *quevalle* est-elle encore capable de nous conduire au bout d'en bas de l'île ?

— Il a eu son tour, interrompt Ulric; c'est à moi de vous mener.

— Qu'à cela ne tienno; il ne faut pas se chicaner pour si peu. Dites-nous donc, Ulric, quel nom donnez-vous à ce coteau au pied duquel nous venons de passer ?

— C'est la Butte à Caya, reprend-il. Vous voyez cette grosse pierre dans le champ près d'ici; on l'appelle aussi la Roche à Caya; elles doivent leurs noms à un pauvre fou qui rôdait continuellement dans ces environs. On le voyait passer de grands bouts de temps, assis sur la roche, à regarder la mer, sans rien dire, ou bien à se promener seul sur la butte.

Il est parti pour le cimetière, mais il a laissé son nom ici.

Ce gros caillou que nous allons atteindre dans un instant, à gauche du chemin, marque l'endroit de la maison où est né le premier enfant qui a vu le jour dans l'île. On avait expédié un canot à la Petite-Rivière pour aller chercher une femme qui prit soin de la mère, mais l'enfant vint au monde avant l'arrivée du canot. Elle reçut au baptême le nom de Brigitte. Cette fille dut naître vers 1720 ou 1725. Son père se nommait Joseph Savard. Elle fut mariée, dans la suite, à un nommé Thérien.*

* Cette tradition m'a été confirmée par François Tremblay, qui habite la côte de la Baleine.

V

On aperçoit d'ici, au fond de cette coulée, un peu à l'écart, la maison paternelle de M. Épiphane Lapointe, cet excellent prêtre, enlevé, hélas ! bien trop tôt à l'affection de tant d'amis qu'il a laissés après lui. Puis-je me défendre d'évoquer sa mémoire, en passant devant ce lieu natal, témoin de son heureuse enfance ? Puis-je passer outre sans contempler encore une fois ce paysage admirable dont il nous parlait avec un enthousiasme si vrai, si profondément senti ? C'était une nature de poète et d'artiste, élevée comme ces grandes montagnes, dont il portait gravée dans l'âme l'ineffaçable empreinte. L'esprit de l'homme, comme l'esprit de Dieu, habite les hauteurs. Leurs gradins sont les degrés d'une autre échelle de Jacob par où montent les intelligences, et d'où elles contemplent les visions de l'infini. Les plaines sont l'image du réel et de la prose, tandis que les sommets reflètent l'image de l'idéal et de la poésie.

Né au milieu des grands spectacles de la nature, M. Lapointe en avait dans son esprit les élévations.

Ses traits énergiquement accentués, son œil de feu, son nez finement taillé, sa bouche délicate, son menton proéminent donnaient à sa physionomie quelque chose de frappant. Son profil superbe me rappelait toujours cette belle tête de saint André que Léonard de Vinci a peinte dans son fameux tableau de la cène.

Il y avait aussi du peintre dans M. Lapointe. Quel

est l'élève de son temps au collège de Sainte-Anne qui ne se rappelle ses études à l'estompe, si pleines de vérité et de vie ? Notre artiste canadien, M. Théophile Hamel, de qui il avait pris quelques leçons, reconnaissait en lui une nature d'artiste.

Son talent d'orateur n'était pas moins remarquable. Colorée par une imagination ardente, sa parole débordait avec une abondance, une limpidité qui rappelaient les torrents de ses montagnes.

Au barreau, à la tribune politique, M. l'abbé Lapointe aurait brillé au premier rang. Il ne lui a manqué qu'un théâtre pour développer ses facultés. Placé dans un milieu favorable, il aurait pu devenir peintre, poète, orateur, couronner son nom d'une auréole de gloire ; mais il a fait mieux que tout cela : il a été un excellent prêtre. Il a annoncé l'Évangile aux pauvres et aux petits. Comme son divin Maître, il a passé en faisant le bien ; il a répandu sur ses pas la bonne odeur de Jésus-Christ. Grand par l'intelligence, plus grand par le cœur, il s'est fait aimer en faisant aimer son modèle. Missionnaire dans la Gaspésie, aux Illinois, son zèle l'a consumé avant le temps. Ses cendres reposent dans l'église de Rimouski, où il n'a été curé que quelques mois, et cependant il a laissé dans cette paroisse un nom vénéré, une mémoire chérie.

Tendre ami de ma jeunesse, aimable compagnon d'autrefois, reçois mes adieux ! J'ai voulu effeuiller sur ton berceau ces fleurs du souvenir que je n'ai pu répandre sur ta tombe.

CHAPITRE DEUXIÈME

Le cap à la Branche.—Épisode de 1759.—Arrivée de la flotte anglaise.—Abandon de l'île par les insulaires.—Séjour dans les bois.—Embuscade.—Le petit-fils de l'amiral Durrell.—Le traître Boulianne.

I

Le bruit de la voiture d'Ulric Bouchard, qui arrive devant sa porte, interrompt ma rêverie. Nous entrons un instant pour saluer l'excellente famille Bouchard, qui ne nous laisse partir que sur la promesse de séjourner plus longtemps à notre retour.

—*Embarquez, monsieur le curé, embarquez, messieurs !* nous crie Ulric, dans son langage de marin ; vous n'avez pas envie de faire le tour de l'île à pied ? C'est une promenade qui n'a pas moins de cinq lieues. Le soleil est déjà haut, et nous avons plus d'une étape à faire.

—Pas si pressé, Ulric, lui dis-je. Nous préférons monter à pied la côte du cap à la Branche : ça ménagera votre bête, et du reste, nous avons quelques histoires à conter qui se sont passées l'année du grand siège.

La rive qui, depuis l'Islette, est en pente douce, se dresse à cet endroit en falaise escarpée. Elle décrit un angle obtus et s'avance dans la mer pour former le cap

à la Branche. Toute cette falaise est ombragée d'une variété d'essences forestières, telles que le tremble, le pin, l'épinette, le sapin, le cèdre, le cormier, l'érable, le hêtre, le merisier, le bouleau, le coudrier, etc. Le feuillage de cette forêt, aux nuances variées à l'infini, illuminé par un beau soleil de septembre, contraste harmonieusement avec les teintes sombres des montagnes de la Baie et des Éboulements. L'eau du fleuve vient battre, à marée haute, le pied de la falaise.

Autrefois, le chemin continuait le long de la grève, mais on l'a détourné pour couper ce promontoire. Il suit à présent le bord de l'escarpement jusqu'en bas de la pointe de Roches, presque à l'autre extrémité de l'île.

En se penchant sur la cime du cap à la Branche, on aperçoit, à travers les arbres qui croissent parmi les interstices des rochers, les troncs noueux de quelques vieux cèdres dont les rameaux inclinés s'étendent en parasol au-dessus de la grève. Ce nid d'aigle servit d'embuscade à deux miliciens en 1759, pendant l'occupation de l'île aux Coudres par les Anglais. Le hardi coup de main que ces deux braves osèrent y tenter, est raconté avec orgueil par les insulaires.

II

Dès l'ouverture de la navigation cette année-là, le gouverneur de la colonie, M. de Vaudreuil, avait expédié aux habitants l'ordre d'évacuer l'île aux Coudres, et de se replier, avec toutes leurs familles, sur la Baie Saint-Paul, avant l'arrivée de la flotte anglaise. Les

hommes en état de porter les armes devaient se rallier aux miliciens du lieu, tandis que les vieillards, les femmes et les enfants, emportant leurs objets les plus précieux, iraient chercher un refuge dans la profondeur des bois, sous la protection du curé de la Baie.

Un secours composé, dit-on, de cent cinquante hommes et de cent sauvages Abénaquis, avec quelques pièces d'artillerie, sous le commandement de MM. de Léry, de Niverville et des Rivières, avait été détaché des troupes de Québec pour appuyer les miliciens de la Baie. Déjà quelques retranchements avaient été commencés et se poursuivaient avec activité. A l'abri de ces remparts armés de canon, la petite troupe serait en état de repousser les tentatives de descente que l'ennemi pourrait y faire.

On distingue encore aujourd'hui les vestiges de ces fortifications que les habitants de la Baie appellent les *canons*.

Cependant l'ordre du marquis de Vaudreuil avait répandu la consternation dans toute l'île aux Coudres. Abandonner leurs foyers à la fureur d'un ennemi irrité et humilié de tant de défaites qu'on lui avait fait subir, c'était les vouer à l'incendie, au pillage et à la dévastation. S'éloigner des champs à peine ensemencés, c'était s'exposer à toutes les horreurs de la famine. On allait être condamné à vivre au fond des bois à la manière des sauvages, au milieu de privations sans nombre, et l'on ne pourrait plus veiller que de très loin sur ces chères habitations, dont l'habitude faisait une

partie de l'existence. On s'imaginait déjà voir les tourbillons de flammes qui bientôt dévoreraient les maisons de l'île. Une partie des bestiaux, des ustensiles et des objets nécessaires à la culture, qu'on ne pouvait songer à transporter, allait être laissée à l'abandon et détruite par l'Anglais.

Les femmes, les enfants en pleurs, ne pouvaient se résigner à partir. On espérait toujours voir arriver des ordres contraires et un renfort de troupes qui permettrait de tenir dans l'île.

Cependant les jours s'écoulaient sans apporter aucun changement à la situation. On était arrivé au dernier jour de mai sans qu'aucune voile eût paru à l'horizon. Les vigies, placées au bout d'en bas de l'île, pour faire les signaux d'alarme à l'approche de l'ennemi, commençaient à douter de son apparition. Les conjectures se multipliaient, se transmettaient d'un rivage à l'autre. Peut-être les *Bostonais* avaient-ils renoncé à leurs plans d'attaque. Qui sait si la Providence ne s'était pas chargée elle-même de la délivrance en engloutissant dans la mer cette flotte formidable, comme elle avait submergé auparavant la flotte de l'amiral Walker ?

Les prières publiques redoublaient à la chapelle et n'étaient guère interrompues dans les familles. Tous les esprits étaient flottants entre le doute et l'espérance, lorsque enfin, la veille de l'Ascension, les guetteurs signalèrent un gros vaisseau qui doublait le cap aux Oies ; puis deux, puis trois, puis quatre, puis dix, puis

enfin toute une flottille qui cinglait à toutes voiles par un fort vent de nord-est.

La consternation se peignit sur tous les visages. Cependant un dernier espoir subsistait encore. N'était-ce pas la flotte française annoncée depuis l'année précédente et qu'on attendait avec impatience ?

Toutes les lunettes étaient braquées sur les mâts des navires pour distinguer s'ils portaient le pavillon blanc ou les couleurs britanniques.

La respiration était suspendue dans toutes les poitrines. Soudain une des sentinelles laisse tomber sa lunette d'approche. On lit sur sa figure la fatale vérité.

— C'est le pavillon anglais, s'écrie-t-il ; vite, aux signaux !

C'était, en effet, l'avant-garde de la flotte ennemie, commandée par l'amiral Durell.

III

La nouvelle se répand comme l'éclair d'un bout à l'autre de l'île. Une panique s'empare de toutes les familles. On se précipite vers les canots, emportant les objets les plus indispensables. D'avance on avait en le soin de faire disparaître tous les signes du culte catholique, les crucifix, les statues, les images, pour les soustraire aux profanations des hérétiques. Les vieillards, les malades encore capables de se tenir debout, se traînent à la suite de la foule. Ceux qui ne peuvent marcher sont transportés en toute hâte.

La scène de l'embarquement fut un spectacle de confusion, de cris, de pleurs, de lamentations indescriptibles, que les anciens se rappelaient encore à la fin de leur vie, et dont ils ont transmis la tradition à la génération actuelle. En peu d'heures, le fleuve entre l'île et la Baie, fut couvert de longues files de canots, de berges, de chaloupes qui faisaient force de rames pour gagner le rivage opposé.

L'île était déserte quand le dernier vaisseau anglais eut ferlé ses voiles et enrapé ses ancres dans le havre de Jacques-Cartier, surnommé depuis le *mouillage des Anglais*.

Sur chacun des navires, des matelots en observation dans le haut des mâts, scrutaient tous les points de la côte. Des groupes d'officiers qu'on distinguait à leurs uniformes écarlates et à leurs épaulettes d'or qui miroitaient aux rayons du soleil couchant, cherchaient à découvrir avec leurs longues-vues quelques mouvements autour des maisons, sur les coteaux de l'île.

Quelques animaux erraient çà et là dans les champs, mais pas une habitation ne laissait voir le moindre signe de vie.

Cependant si les regards des ennemis eussent pu pénétrer à travers une touffe de feuillage qui masquait un des rochers de la falaise, ils auraient aperçu deux espions canadiens qui, eux aussi, immobiles et silencieux, suivaient de l'œil tous les mouvements qui se faisaient sur le pont des navires, le va-et-vient des chaloupes qui transmettaient les ordres d'un vaisseau

à l'autre. On entendait distinctement le son des *bugles* et des trompettes, et même les voix des officiers qui donnaient le commandement.

François Savard (c'était le nom d'un des espions) était un homme d'une taille athlétique et d'une force musculaire telles qu'il n'avait pas son égal dans toute l'île. Sa hardiesse ne le cédait en rien à sa force. On prétend qu'il avait déjà fait connaissance en plus d'une rencontre avec messieurs les Anglais, qu'il avait échangé avec eux plus d'un coup de fusil, sous les remparts de Carillon et dans les plaines de la *Malengueulée* (Monongahéla). C'était l'homme de confiance de son commandant, M. de Niverville.

Nicette Dufour, qui était assis auprès de lui, avait été l'ami de sa jeunesse et le compagnon de ses exploits.

— Qu'en dis-tu, François ? dit celui-ci à voix basse, en voilà qui vont nous tailler de l'ouvrage pour cet été. Vois-tu sur l'avant de ce gros vaisseau cette bande de soldats ? Ils ne sont pas habillés comme les autres, ils ne portent point d'uniforme rouge. Ce sont de fiers gaillards, par exemple. Ils ont les genoux à l'air avec de petites jaquettes bariolées autour des reins.

— Tais-toi donc, Nicette, repartit Savard ; tu ne vois pas que ce sont des *Écossois*. ils portent l'uniforme de leur pays.

— Tiens, c'est la première fois que j'en vois !

En ce moment, un brillant officier d'état-major descendit l'échelle qui venait de s'abaisser sur le flanc

du vaisseau amiral et prit place à l'arrière d'une chaloupe.

— Crois-tu, François, reprit Dufour, si nous avons la chance de pincer un de ces beaux merles et de le mener à notre commandant ! Ce serait un beau plumet à notre chapeau. Te souviens-tu de ces deux capitaines anglais que nous avons faits prisonniers sur le lac Champlain ? Ils ont encore eu de la chance de tomber entre nos mains ; car ils auraient été scalpés de bonne heure par nos Abénaquis.

— Morbleu ! grommela entre ses dents François Savard, je conseille à ce petit officier de ne pas trop s'aventurer sur la grève : il pourrait bien avoir de nos nouvelles. Quand ils auront vu qu'il n'y a pas de monde dans l'île, ils seront bien vite apprivoisés. Ce sera alors le temps de revenir pour choisir notre *embelle*.

Les deux Canadiens attendirent la *brunante* avant de se glisser hors de leur embuscade. Leur canot les attendait, caché dans les broussailles de l'Islette ; ils profitèrent des premières heures de la nuit pour gagner, sans être aperçus, l'embouchure de la baie et aller faire leur rapport au commandant.

IV

Aussitôt que les éclaireurs détachés de la flotte se furent assurés que l'île avait été évacuée par les habitants, un camp y fut établi pour le soin des malades et le délassement des troupes, harassées d'une longue traversée. On s'attendait à faire un assez long séjour

dans ce mouillage; car, arrivée à la hauteur du Bic, la flotte avait été divisée en trois escadres, dont celle de l'amiral Durell était la première. Il avait reçu l'instruction de ne lever l'ancre qu'après l'arrivée des derniers transports.

Deux longs mois devaient s'écouler avant cette réunion. Pendant tout ce temps, l'île aux Coudres fut le lieu de promenade et de plaisir des soldats et des officiers. Ceux-ci s'étaient emparés des chevaux abandonnés dans les champs et faisaient, en toute sécurité, des excursions et des parties de chasse sur la grève.

Un soir du milieu de juin, nous retrouvons François Savard, Nicette Dufour et le capitaine de Niverville, à une lieue dans les montagnes, sur les bords de la rivière du Gouffre, assis autour d'un feu de bivouac, au milieu de quelques familles de l'île.

Ils sont venus apporter des nouvelles à leurs gens, partager leurs craintes et leurs espérances, leur inspirer du courage et de la résignation. Ce groupe d'hommes, de femmes et d'enfants à demi éclairés par les lueurs rougeâtres de la flamme, ressemblerait, en Europe, à un camp de Bohémiens. Ici, on le prendrait pour un parti de sauvages montagnais, attendant le retour des chasseurs.

Les petits enfants, couchés sur des lits de feuillage et de branches de sapin, dorment du profond sommeil de l'enfance; tandis que leurs aînés folâtraient parmi les arbres, dans le cercle de lumière, ou s'amusaient avec les chiens qui rôdent autour du feu. Les femmes, tenant

leurs nouveau-nés dans leurs bras, sont assises le dos appuyé aux troncs des arbres. Quelques chevaux attachés aux branches allongent leurs têtes immobiles au-dessus du groupe. Un peu plus loin, un troupeau de moutons et de vaches broutent le feuillage et les jeunes tiges.

— Pensez-vous que les Anglais aient fait du dégât dans l'île ? demande un des vieillards.

— Pas encore, je crois, répond le capitaine de Niverville ; mais ils se sont emparés des maisons du bout d'en bas pour en faire des ambulances ; car ils ont l'air de débarquer beaucoup de malades. Ils ont dressé un grand nombre de tentes vis-à-vis la Pointe de Roches. J'ai vu aussi de longues files d'habits rouges qui faisaient la parade sur la côte ; j'ai distingué même les sabres et les baïonnettes qui brillaient au soleil et entendu le roulement des tambours.

Chaque jour, il leur arrive de nouveaux vaisseaux : j'en ai compté au moins quarante au mouillage. Hier, dix sont arrivés presque ensemble. L'un d'eux doit porter le général Wolfe, car ils ont fait de grandes démonstrations d'allégresse : les navires étaient pavoisés et les matelots rangés debout, dans les mâts, sur les vergues. Chaque vaisseau a tiré sa salve.

— Que Dieu nous soit en aide ! soupira une des femmes en essuyant ses larmes. Qu'allons-nous devenir ? Est-ce vrai qu'ils ont une autre armée qui vient par le lac Champlain ?

— Le général Montcalm est prêt à les recevoir, re-

prit François Savard, sans répondre directement à cette question.

— Dis donc, François, interrompit M. de Niverville, est-ce qu'il n'y a pas, parmi vous autres, quelques braves capables d'aller prendre des prisonniers dans l'île? Nous pourrions en tirer des renseignements bien utiles pour notre général.

— Hum! repartit le sergent Savard, il y a plus de chance d'être pris que de prendre. D'abord, nos Abénaquis ne veulent pas entendre parler de traverser; ils craignent d'être cernés.* Il y a encore pourtant des hommes déterminés parmi nous autres...

Savard ne voulut pas en dire davantage devant sa femme et ses enfants, de peur de les effrayer; mais, au premier mot de son capitaine, sa résolution avait été prise et son plan arrêté.

V

Le lendemain, en redescendant au bord de l'eau, François Savard confia son projet à M. de Niverville.

— En es-tu, Nicette? continua-t-il en se retournant vers son ami.

— Comment donc! répondit Dufour; nous nous

*“ Les sauvages qui avaient été envoyés à la Baie Saint-Paul sous le commandement de M. de Niverville, n'osèrent pas s'aventurer dans l'île aux Coudres, malgré toutes les sollicitations que leur en fit cet officier. Ils craignaient d'y être cernés.”
(Relation du siège de Québec, publiée par le département de la guerre à Paris.)

sommes toujours battus côte à côte, ce n'est pas le temps de t'abandonner !

A la tombée de la nuit, les deux amis faisaient glisser sur le sable et lançaient à l'eau leur pirogue, à l'entrée de la rivière. La grande ombre des *Côpes Raides* les dérobait aux regards des sentinelles qui veillaient, là-bas, sur le pont des frégates, que les deux espions ne distinguaient plus que comme des points noirs au-dessus du mouillage de la Prairie. La mer, calme comme une huile, favorisait la rapidité de leur marche.

Le sergent Savard, pas plus que Dufour, ne songeait à la grandeur du spectacle qu'ils avaient sous les yeux. Ils regardaient d'un œil indifférent les énormes rochers entassés les uns sur les autres, qui escaladaient le ciel au-dessus de leur tête ; ils ne jetaient de temps en temps un coup d'œil sur leurs cimes que pour regarder s'éteindre les dernières lueurs du crépuscule et voir tomber l'obscurité de la nuit qui allait rendre leur expédition plus secrète et plus sûre.

Leurs pensées étaient tout entières à leurs projets d'embuscade. S'ils parlaient du prochain lever de la lune, ce n'était que pour hâter leur course, afin d'arriver avant qu'elle eût paru sur l'horizon et trahi leur présence. Quand le canot fut parvenu en ligne de la pointe de l'Islette, il inclina à gauche et gagna promptement le bout de l'île. Il longea ensuite de près la terre et ne s'arrêta qu'au pied du cap à la Branche.

Les deux Canadiens sautèrent sur le sable, tirèrent

leur nacelle et la cachèrent soigneusement parmi les broussailles. Ce lieu était admirablement choisi pour une embuscade : la marée haute ne laisse entre le fleuve et la base du cap qu'un étroit chemin qu'il fallait suivre. En peu d'instants, François Savard et son compagnon eurent construit un solide appui sur les troncs penchés de deux cèdres. Tapis au fond de cette retraite, ils attendirent patiemment le jour.

Aux premiers rayons du soleil levant, leur attention fut attirée par le bruit des pas de quelques chevaux.

L'instant d'après, deux cavaliers débouchèrent à l'angle du rocher voisin.

— C'est le cheval de ton beau-frère, dit tout bas François Savard à l'oreille de Dufour. Le premier a bien l'air du jeune officier que nous avons remarqué l'autre jour, hein ? Je vais le faire débarquer.

L'un des chevaux était monté, en effet, par un bel officier dont le costume indiquait un grade supérieur ; l'autre portait un simple soldat. Ces deux militaires, un fusil sur l'épaule, s'avançaient lentement au petit pas de leurs montures. Sans avoir le moindre soupçon de la mort qui les menaçait de si proche, ils scrutaient des yeux les mares et les joncs du rivage pour y découvrir les canards et les sarcelles qui, à cette heure du matin, sortent de leur retraite de nuit et prennent leur vol,

— Vise dans la tête du soldat, dit Savard à son ami. Moi, je me charge de l'officier... Es-tu prêt?... Feu !...

Les deux coups de fusil partent. Le soldat tombe

raide mort du haut de son cheval. En même temps, celui de l'officier, frappé d'une balle au front, s'affaisse sous son cavalier.

Avant que celui-ci ait eu le temps de se reconnaître, Savard se précipite sur lui ; déjà il le bâillonne tandis que Dufour lui lie les mains et les pieds.

En un clin d'œil, le canot est sorti de dessous le feuillage, traîné sur le sable et lancé à l'eau ; le prisonnier est étendu au fond et les deux rameurs gagnent le large en suivant le même chemin qu'ils avaient pris la veille.

Deux heures après, ils abordaient, triomphants, à la Baie Saint-Paul, et présentaient leur prisonnier à leur commandant.

Quelle fut la surprise de M. de Niverville, quand il apprit que cet officier était le petit-fils de l'amiral Durell !

Il fut traité avec tous les égards dus à son rang et conduit à Québec, où le marquis de Vaudreuil l'accueillit avec une bonté toute paternelle, et adoucit sa captivité en lui donnant l'espoir d'une prochaine délivrance.

VI

Cette anecdote m'a été racontée, en 1861, par M. Épiphan Lapointe. Sur ma demande, il m'en écrivit tous les détails dans une lettre qu'il m'adressa de Rimouski peu de temps avant sa mort. Il avait appris cet épisode de la bouche même de la fille de François

Savard, Angélique Savard, veuve de Jean Desgagnés, décédée dans une extrême vieillesse, en 1847 ou 1848, à l'île aux Coudres.

Les mémoires du temps, français et anglais, rapportent en peu de mots cet incident, avec quelques variantes qu'il est possible d'expliquer; car il y eut plus d'une descente dans l'île aux Coudres. Un chroniqueur anglais parle de deux prisonniers: ignorait-il que l'un des deux hommes avait été tué, ou bien était-ce un autre prisonnier dont il parlait?

“ Le 4 juillet, dit-il, un parlementaire fut envoyé par le général, à la ville (de Québec), pour informer le gouverneur de notre dessein de l'attaquer. M. le marquis de Vaudreuil fit une réponse très polie et désira que l'amiral fût averti que, vu que deux gentils-hommes, appartenant à l'amiral Durell, avaient été pris à l'île aux Coudres par ses gens, qu'on aurait le plus grand soin d'eux et qu'ils seraient rendus aussitôt que nous jugerions à propos d'éloigner notre flotte et notre armée.” *

La capture du petit-fils de l'amiral Durell est rapportée ainsi dans une relation française du siège de Québec :

“ Quelques troupes (anglaises) y furent débarquées (sur l'île aux Coudres) et y formèrent un camp. Cette île avait été évacuée par ses habitants, dont l'ennemi

* *An accurate and authentic Journal of the Siege of Quebec, 1759* by a gentl. m. n. in an eminent station on the spot.

respecta les propriétés. Il s'y promenait paisiblement et dans la plus parfaite sécurité, ce qui enhardit quelques Canadiens, retirés à la Baie Saint-Paul, à traverser dans l'île et à s'y mettre en embuscade.

“Ils prirent trois prisonniers, parmi lesquels était le petit-fils de l'amiral Durell.” *

Pour concilier ce récit avec l'exploit de François Savard, il faut supposer qu'il y eut deux embuscades dressées à l'île aux Coudres, ce qui, du reste, est conforme aux traditions de l'île. Dans l'une aurait été pris le petit-fils de l'amiral Durell, et dans l'autre deux officiers. L'auteur du mémoire, dans son récit succinct, a pu réunir en un seul ce double événement, d'assez peu d'importance, arrivé au même endroit.

Une tradition de l'île nous apprend que vers le temps de l'expédition de François Savard, une autre embuscade fut dressée par un parti de Canadiens et de sauvages, sur la pointe des Sapins, qui forme l'extrémité sud-ouest de l'île. On y fit quelques prisonniers. Pendant l'escarmouche, qui fut assez chaude, un milicien du nom de Boulianne, surnommé le Suisse, eut la

* *Relation du Siège de Québec, publiée par le département de la guerre à Paris.*

Les deux extraits qui précèdent sont dus à l'obligeance d'un ami. M. Alfred Garneau a bien voulu suppléer à la faiblesse de vue qui m'empêche de faire aucune recherche moi-même, et qui m'astreint aussi à toujours dicter ce que j'écris. Il s'est imposé la tâche de feuilleter les mémoires du temps pour m'indiquer les passages qui ont trait au séjour de la flotte anglaise devant l'île aux Coudres.

lâché de tourner la crosse de son fusil aux Anglais et de se réfugier parmi eux. Il leur servit ensuite d'espion.

CHAPITRE TROISIÈME

Famille de Germain Harvey.— Les maisons de l'île.— Scène biblique.— Le Gouffre et ses légendes.— La baie Saint-Paul et ses tempêtes.— Le cap Maillard.

I

A quelques pas de la côte du cap à la Branche, nous passons devant la porte de Germain Harvey.

— Germain, lui crie de la voiture Ulric Bouchard, viens donc saluer quelqu'un de tes amis !

Germain Harvey se présente sur le perron de sa maison et se hâte d'ôter son bonnet de laine dès qu'il nous a aperçus.

— Pardon, lui dis-je, mon cher Germain, si nous ne descendons pas de voiture. Il n'est pas loin de midi, et nous avons à faire tout le tour de l'île.

— Comment ! c'est vous, monsieur le curé, s'écrie-t-il, en s'approchant dès qu'il m'a reconnu, et me serrant la main avec cordialité. Oh ! par exemple, vous n'irez pas plus loin sans venir au moins dire bonjour à ma femme et à mes enfants. Ça leur fera tant de plaisir.

— Mon cher ami, c'est impossible.

— Vous ne ferez pas cela, monsieur le curé, ça serait la première fois qu'un membre de votre famille aurait passé devant ma porte sans arrêter.

Germain Harvey a été, en effet, de tout temps un ami de ma famille, dévoué et sincère, que je ne voudrais pas désobliger pour tout au monde. Il réitère ses instances avec tant d'amitié ; il y a tant de chaleureux invitation dans ses paroles, dans ses gestes et dans sa figure franche et ouverte, qu'il est impossible de lui résister. Entrons donc un moment : et d'ailleurs notre visite ne sera pas du temps perdu. Elle nous donnera l'occasion de jeter un coup d'œil dans l'intérieur d'une des maisons de l'île. En franchissant le seuil de la porte, ma vue tombe sur un enfant pauvre, maigrelet, à la figure intéressante, avec de longs cheveux châains dont les anneaux abondants tombent sur ses épaules comme des écheveaux de belle filasse sortant de la filerie. Ses grands yeux bleus sont fixés sur nous d'un air naïf, tandis qu'il tient, entre ses dents et avec ses deux mains, l'ouverture d'un sac dans lequel une des filles de la maison verse une mesure d'orge.

— Donnez-lui aussi une mesure d'huile de marrouin, dit Germain. C'est l'enfant d'une pauvre veuve, ajoutait-il, en se tournant vers nous. Il ne faut pas être regardant pour les orphelins. On dit que " donner aux pauvres, c'est prêter à Dieu."

II

Les maisons de l'île se ressemblent presque toutes : un seul étage long et étroit, surmonté d'une toiture assez à pic pour que nos abondantes neiges d'hiver puissent y glisser facilement. Nos pères, qui avaient adopté ce mode de construction, connaissaient bien les nécessités de notre climat.

L'intérieur de ces habitations correspond à leur extérieur modeste et rustique. L'ameublement n'a rien que d'ordinaire ; les tables, les chaises robustes taillées en plein bois, accusent les fortes mains de nos ouvriers de campagne. Les lits sont bons et confortables ; mais rien dans cet intérieur, ni sur les meubles, ni sur les personnes, ne rappelle le luxe des villes qui, malheureusement, ne se répand que trop dans nos campagnes. Dans un coin de l'appartement, la grande horloge traditionnelle, haute comme tout l'étage et ornée de deux pommes de cuivre, marque les heures. Elle ne se monte que tous les huit jours et sonne de ce timbre clair, agréable et sonore dont les fabricants d'aujourd'hui ont perdu le secret.

Les maisons de l'île sont en général bien peuplées ; un grand nombre d'entre elles renferment deux et même trois ménages. L'harmonie la plus parfaite, la piété filiale, l'union fraternelle règnent dans ces heureux foyers où tout le monde est soumis religieusement à la grave autorité du père ou de l'aïeul. Le vieillard,

qui tient le sceptre de la famille, gouverne d'une main douce mais ferme.

Ouvrez la Bible dans un de ses endroits où la vie des anciens patriarches est racontée : vous y trouverez une peinture fidèle des mœurs simples, de la foi vive, des habitudes paisibles, du bonheur domestique de ces bonnes gens de l'île aux Coudres.

Les habitants de l'île sont d'un naturel jovial et causeur ; les francs éclats de rire, les saillies gauloises qui jaillissent de leur conversation, rappellent l'ancien caractère français. Il se mêle à leur conversation une arrière-pensée de foi, de croyance au surnaturel qui révèle des âmes habituellement ouvertes du côté du ciel. Le naturalisme, qui est la grande erreur et le danger de notre siècle, appellerait cela de la crédulité ; ce n'est que l'état normal de la société chrétienne. Ainsi vivaient les premiers chrétiens et les enfants d'Israël.

L'hospitalité proverbiale de nos insulaires me remet en mémoire une page du livre de Ruth, cette suave idylle des saintes Écritures dont on me permettra de citer quelques fragments :

“ Ainsi revint Noémi avec Ruth la Moabite, sa belle-fille, et elle rentra à Bethléem, au commencement de la moisson des orges.

“ Ruth s'en alla et elle recueillait les épis derrière les moissonneurs.

“ Or il arriva que le champ appartenait à Booz, de la famille d'Élimélech.

“ Et voilà que lui-même venait de Bethléem, et il dit à ses moissonneurs : Le Seigneur soit avec vous ! Ils lui répondirent : Le Seigneur vous bénisse !

“ Booz dit au jeune homme qui présidait le moissonneurs : A qui est cette jeune fille ?

“ Il lui répondit : C'est cette Moabite qui est venue avec Noémi du pays de Moab.

“ Et elle nous a demandé de recueillir les épis, en suivant les pas des moissonneurs ; et depuis le matin jusqu'à présent, elle est dans le champ et elle n'est pas retournée un moment à sa maison.

“ Et Booz dit à Ruth : Écoutez, ma fille, n'allez pas dans un autre champ pour glaner, et ne vous éloignez pas de ce lieu ; mais joignez-vous à mes servantes.

“ Et où elles moissonneront, allez ; car j'ai commandé à mes serviteurs que nul ne vous inquiète, et si vous avez soif, allez où sont les vases et buvez l'eau dont mes serviteurs boivent.

“ Ruth lui dit : D'où me vient que j'ai trouvé grâce devant vos yeux, et que vous daigniez me connaître, moi, femme étrangère ?

“ Booz lui dit : Quand ce sera l'heure de manger, venez ici, et mangez le pain et trempez-le dans le vin. Elle s'assit donc auprès des moissonneurs, et elle prit des épis brûlés, et elle mangea, et elle fut rassasiée, et elle garda le reste.

“ Et ensuite elle se leva pour glaner selon sa coutume. Et Booz donna cet ordre à ses serviteurs, disant : Quand elle voudra moissonner avec vous, ne l'empêchez pas ;

“ Et jetez à dessein des épis de vos gerbes, et laissez-les, afin qu'elle les recueille sans honte, et que personne ne l'empêche de les recueillir.

“ Elle glana donc dans le champ jusqu'au soir et moissonna, avec les filles de Booz, jusqu'à la fin de la moisson du blé et de l'orge.”

S'il était permis d'évoquer la muse païenne après ce récit biblique, on serait tenté de redire avec Virgile à l'aspect de la tranquille félicité de nos insulaires :

*O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolas...*

Jamais la muse qui inspira au cygne de Mantoue ses délicieuses pastorales, ne lui fit voir un tableau plus riant et plus vrai du bonheur de la vie champêtre.

III

Cette réminiscence classique me rappelle un point de ressemblance entre notre petite île et la belle patrie du poète latin.

Charybde et Scylla ont-ils jamais exposé les navigateurs à plus de dangers que le gouffre du cap aux Corbeaux, jadis l'effroi de tous nos navigateurs ?

Le Père de Charlevoix, dans son *Voyage à la Nouvelle-France*, parle de ce tourbillon des eaux, qui est formé par la rencontre des courants, et le signale comme un endroit redouté des marins. Il a donné son nom à la rivière du Gouffre, qui se jette dans la Baie Saint-Paul.

Les matelots ont attaché un nom d'un sinistre augure au promontoire voisin. Leur imagination effrayée a sans doute peuplé le cap aux Corbeaux de ces oiseaux de proie, comme s'ils venaient s'y abattre pour attendre les naufrages dans l'espoir d'en dévorer les victimes.

C'était la croyance générale autrefois que les navigateurs qui montaient et descendaient le fleuve par le chenal du nord, devaient se tenir à distance, en passant devant le cap aux Corbeaux, et ne jamais s'aventurer dans ces courants. Malheur, disait-on, à l'esquif qui a l'imprudence de se laisser entraîner dans cette spirale marine ! Il est saisi dans ses anneaux comme dans ceux d'un gigantesque serpent. Emporté par une force invincible, il tourne, tourne avec une vitesse accélérée, en décrivant des cercles qui vont toujours en se rétrécissant, jusqu'à ce qu'enfin il arrive au centre fatal qui s'ouvre en entonnoir et l'engloutit sans retour.

— Germain, dis-je à mon ami, vous demeurez en face du Goutre. Vous avez dû le voir de proche bien des fois dans votre vie, en traversant à la Baie. Qu'avez-vous remarqué ? Y avez-vous couru quelques risques ? Ce méchant tourniquet vaut-il mieux que sa réputation ?

— Dame, monsieur le curé, ça dépend des embarcations. Si vous y passez en goélette ou en *steamboat*, vous n'y pensez guère ; mais ce n'est pas la même chose en canot ou en chaloupe. Dans les temps calmes, l'eau

n'est pas beaucoup plus tourmentée que dans les raz de marée, mais s'il fait du gros vent, il ne faut pas s'y hasarder. Une chaloupe ne mettrait pas beaucoup de temps à s'emplir. L'eau bouillonne et la lame vient de tous côtés. Vous avez passé dans les raz de marée par un fort vent ? Vous savez comme la chaloupe est alors agitée. On ne sait plus comment prendre les lames, qui embarquent malgré vous. La chaloupe ne veut plus obéir au gouvernail ; on n'avance presque plus. Tandis qu'il souffle une grande brise à quelques pas de vous, dans les raz de marée le vent est mort ; les voiles battent le long des mâts. Il faut toute l'habileté d'un bon pilote pour sortir sans accident de ce mauvais pas. Il n'y a cependant point de raz de marée qu'on puisse comparer au Gouffre. Aussi nos chaloupiers ont-ils bien le soin de ne pas en approcher quand ils prévoient du vent.

— Au revoir, brave Germain ; quand vous traverserez au sud, n'oubliez pas vos bons amis.

Germain Harvey, qui est venu nous reconduire jusqu'au bord du chemin, continue à nous saluer de la main pendant que la voiture s'éloigne rapidement sous les arcades des bois.

IV

Admirez avec moi l'éclatante verdure de ces arbres qui s'élèvent en épaisses futaies de chaque côté du chemin. Elles sont coupées çà et là de larges clairières

ouvertes par la charrue. Les moissons qui les recouvrent sont loin d'être aussi abondantes qu'autrefois. Elles accusent une culture inintelligente et routinière.

La rareté des engrais, comme nous l'avons déjà remarqué, est une des grandes causes de cet épuisement : on tâche d'y suppléer en utilisant les varechs et les goémons qui croissent sur les *crans* et les roches perdues des grèves. Un bon système d'assolement ramènerait en peu d'années la fertilité sur ces terres, dont Jacques Cartier avait jadis admiré l'excellente qualité.

Un quart de l'île aux Coudres est encore en forêts, ou, pour me servir de l'expression populaire, est encore en bois debout. On y compte douze érablières. La coupe des arbres s'y fait avec réserve, dans la crainte d'épuiser le bois de chauffage qu'il faudrait aller chercher au loin, non sans difficulté.

Au centre de l'île s'étend une vaste savane ; le reste des terres est défriché et livré à la culture.

D'après le dernier recensement ecclésiastique fait par M. l'abbé Pelletier, curé de la paroisse, la population s'élève à sept cent cinquante âmes environ, sur lesquelles on compte cinq cent dix communiant.

— Nous allons avoir de l'orage, pas plus tard que demain, dit Ulric Bouchard, en examinant l'horizon du côté de la Baie Saint-Paul. Ces nuages qui montent en éventail dans le ciel, au-dessus des montagnes du nord, n'annoncent rien de bon. Tout de même, monsieur le curé, c'est une chose curieuse et pas aisée à expli-

quer pour nous autres, que presque toutes les tempêtes nous arrivent de la Baie Saint-Paul. Si nous avons un gros coup de vent, une tempête de grêle, une averse de pluie avec des éclairs et du tonnerre, tout cela nous tombe sur le dos des hauteurs de la Baie. C'est comme si les démons, réfugiés là-bas, étaient enragés contre l'île aux Coudres, parce qu'elle est une terre sainte; parce que c'est d'ici qu'ils ont été chassés, en premier, quand Notre-Seigneur Jésus-Christ y est descendu pour la première messe. Ça me rappelle cette histoire de l'Évangile, quand Notre Seigneur chassa les vendeurs du temple. Il a fait de l'île son temple quand il y est venu dans la sainte Eucharistie. Il en a chassé à coups de verge tous les démons qui s'y trouvaient rassemblés et qui avant ce temps-là étaient maîtres de tout le pays. On dirait qu'ils se sont tous jetés à l'eau du côté de la Baie, comme ces pourceaux possédés du diable, dont il est encore parlé dans l'Évangile, et qu'ils sont allés se réfugier en arrière des montagnes du nord. De là, ils nous lancent leurs malédictions, et *se revengent* de leur exil en ramassant contre nous les nuages, le vent, la grêle, les éclairs, le tonnerre. Ils secouent les montagnes par les tremblements de terre; et je crois qu'ils nous détruiraient et renverseraient notre île au fond de la mer, si l'ange gardien de l'île aux Coudres ne les retenait enchaînés dans leurs cavernes. Qu'en pensez-vous, monsieur le curé ?

—Ce que j'en pense, mon brave Ulric, c'est que vous êtes un homme de foi, et que vous n'êtes pas de ceux

qui s'imaginent que le bon Dieu, après avoir fini de créer le monde, ne s'est plus occupé de nous. Il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans sa permission, nous assure-t-il lui-même. Il maîtrise et déchaîne les éléments à son gré, et il les fait servir à notre prospérité ou à notre châtement, selon nos œuvres.

J'aurais pu compléter ma pensée en citant les beaux vers de Racine :

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des *démons* arrêter les complots.

Mais Ulric Bouchard m'aurait répondu que je lui parlais *dans les termes*.

Si je n'avais craint de le scandaliser, j'aurais pu ajouter que je différerais d'opinion avec lui sur l'exil des démons hors de l'île aux Coudres. S'ils en ont été chassés du temps de Jacques Cartier, lui aurais-je dit, ils sont tous revenus à la suite des premiers colons ; mais depuis ce temps ils ont été métamorphosés en myriades de petits insectes malfaisants qui infestent l'île et que le commun des mortels désigne sous le nom vulgaire de *puces*. Ils ont envahi les maisons et surtout les lits, où ils se tiennent cachés, sinon pour l'épreuve des insulaires, qui sont endurcis contre leurs attaques, du moins pour le désespoir des voyageurs. Le fait est que le sable du rivage de l'île aux Coudres les engendre avec une désolante fécondité.

Je ne dis rien de cela à mon ami Ulric ; je me contentai de penser à part moi que l'observation dont il

me rendait compte, à sa manière, n'en était pas moins exacte.

L'embouchure de la Baie Saint-Paul ressemble réellement à l'ancre d'Éole. C'est un réservoir inépuisable de tempêtes.

Quant à trouver l'explication de ce phénomène, il n'est guère besoin d'aller chercher au loin ; une simple inspection des lieux, un coup d'œil jeté sur leur configuration en rendent la cause évidente.

Cette immense crevasse, ouverte dans les Laurentides, forme une *coulée* profonde par où descendent et s'échappent naturellement les vents et les nuages qui se déchargent sur l'île aux Coudres. Cette île, qui surgit des eaux juste à l'entrée de cette gorge, semble placée là tout exprès pour les recevoir.

V

La Baie Saint-Paul qui paraît être un terrain volcanique, est le centre des tremblements de terre, dont les secousses sont devenues périodiques depuis une quinzaine d'années. Les gens de la côte du Sud, aussi bien que ceux de l'île aux Coudres, ont observé que ces secousses et le bruit qui les accompagne, viennent toujours de la baie. La commotion de 1860 fut assez forte pour renverser une maison de pierre à deux étages qui s'élevait à quelques pas du quai des Éboulements, que nous distinguons parfaitement d'ici.

Ce tremblement de terre ne fut guère moins violent

sur la côte sud. L'église de Saint-Pascal en fut tellement ébranlée, que le mur du portail se lézarda en plusieurs endroits. A la Rivière-Ouelle, sur tout le parcours de la rivière qui coule dans un terrain d'alluvion souple et mou, pas une cheminée ne resta intacte. Elles furent toutes rasées à la hauteur des toits ; quelques-unes même s'écroulèrent jusqu'au niveau du sol. La croix du clocher de l'église, dont la tige était en fer battu de plus d'un pouce de diamètre, se rompit comme verre et alla tomber dans le cimetière.

Tout en continuant notre route, jetons encore une fois un regard en arrière sur les *Câpes Raides*, qui froncent le sourcil au-dessus du feuillage de l'île. Vue de la rive méridionale du fleuve, la longue chaîne des Laurentides paraît se développer du nord-est au sud-ouest ; mais, regardée des hauteurs de l'île aux Coudres, la scène prend un aspect inattendu. En sortant de la baie, les *Câpes Raides* courent tout droit vers le sud, et ne se détournent qu'au delà du cap de la baie pour reprendre leur direction primitive.

Nous apercevons encore là-bas, au delà de la petite rivière Saint-François, le cap Maillard. La piété reconnaissante du peuple a attaché à ce promontoire le nom d'un vénérable prêtre des Missions Etrangères de Paris. Depuis longtemps, l'oubli s'est fait autour de la mémoire de cet apôtre qui a appuyé son bâton de missionnaire sur toutes ces plages, où son passage périodique était accueilli avec des larmes de joie et de

bénédiction. Mais si son nom n'est guère plus prononcé ici que pour désigner le cap Maillard, son souvenir est encore vivace en plus d'un endroit du golfe, et surtout parmi les peuplades micmacques, au milieu desquelles il a passé une grande partie de sa vie.

Voici ce que m'en écrivait M. Épiphané Lapointe, le 25 février 1862 : " Le cap Maillard tient son nom du révérend Père Maillard, apôtre du Cap-Breton, que les sauvages du lieu vénèrent encore aujourd'hui. En 1845, j'ai servi la messe qu'ils célèbrent tous les ans à sa mémoire, à la mission Sainte-Anne, sur le cap Bras-d'Or, au milieu de l'île du Cap-Breton."

CHAPITRE QUATRIÈME

L'abbé Godefroy Tremblay. — Pressentiment. — Havre de Jacques-Cartier. — La première messe au Canada. — Le grand vicaire Mailloux.

I

Quelle est donc cette jolie résidence qui se dessine sur notre droite, à quelques pas en avant de nous ? Construite avec élégance et peinte avec goût, elle est encadrée d'arbres forestiers et adossée à une colline qui monte en pente douce et légèrement ondulée. À la base et sur le penchant de ce coteau s'échelonne un magnifique verger, dont les pommiers grands et vigoureux sont chargés de fruits qui font envie à voir. Les

nuances d'écarlate et d'émeraude qu'ils étalent au soleil ont dû tenter les regards et la main de plus d'un gamin du voisinage.

Tous ces arbres, dont les produits rivalisent avec ce que nos meilleurs vergers rapportent de plus exquis, ont été plantés, arrosés, taillés, cultivés par la main du vénérable solitaire qui habite ce domaine.

M. l'abbé Godefroy Tremblay est un des vétérans du sanctuaire, chargé d'années et de mérites, qui vit ici retiré depuis 1855. Natif de l'île aux Coudres, il termine sa carrière là où il l'a commencée : il est devenu l'héritier de la terre paternelle et de la demeure de son frère aîné, qu'un triste accident lui a enlevé dans la force de l'âge. Son père, François Tremblay, était un brave habitant de l'endroit, qui avait épousé Marie-Joseph Bouchard, alliée à la famille de notre ami Ulric. Après avoir été successivement vicaire à la Malbaie, à l'Ange-Gardien, à la Rivière-Ouelle, M. l'abbé Tremblay fut nommé curé à Sainte-Agnès, l'une des paroisses de la côte du nord, située non loin d'ici, en arrière de la Malbaie. Souffrant depuis des années d'une affection d'asthme qui ne lui laisse de repos ni jour ni nuit, il s'est vu obligé de se retirer du saint ministère, et il attend ici, depuis vingt ans, dans le calme et le recueillement de la solitude, l'heure de cette juste récompense que le Seigneur promet au serviteur fidèle.

Il y aurait bien des choses à dire sur cette carrière sacerdotale, féconde en bonnes œuvres, accomplies

pour la plupart sous le regard de Dieu seul ; mais la modestie, l'humilité craintive du pieux solitaire seraient alarmées si nous osions lever un coin du voile qui cache sa vie.

Si j'avais à peindre la figure d'un anachorète des anciens jours, d'un solitaire de la Thébaïde, je n'irais pas chercher d'autre modèle que les traits de ce vénérable septuagénaire, desséchés par les ans et par les infirmités, illuminés d'un rayon de la prière et du reflet des choses invisibles.

Sa présence dans l'île est une bénédiction pour les familles et la plus douce compagnie de son curé, qui apprécie d'autant plus sa société qu'elle lui épargne une des plus pénibles épreuves de ses prédécesseurs, l'isolement.

Les souffrances incessantes de sa maladie, de la longue mort de sa vie qui n'est qu'une agonie de chaque jour et de chaque nuit, n'ont point altéré la sérénité de son âme. Sa conversation est toujours aimable et attrayante. Comme tous les vieillards, il aime les choses du passé et il se plaît à les raconter. La douce surprise de notre visite se marque sur ses traits par une joie enfantine. Il nous fait les honneurs de son domaine avec une grâce et une bonhomie qui ne sont plus guère de notre temps ; il nous étale les richesses simples et rustiques de sa chapelle intérieure, où il a le privilège de célébrer chaque jour les saints mystères. Il nous promène à travers les allées ombreuses de son verger, et il nous raconterait, si nous

en avions le temps, l'histoire de chacun de ses pommiers, qui sont l'unique orgueil et toute la récréation de sa vie.

II

En nous disant les mutations du bien paternel, il nous cite un exemple du phénomène singulier des pressentiments. Son frère aîné, qui était avant lui l'héritier de ce bien et le propriétaire de cette même maison, était appelé chaque année à Québec par ses affaires. Aucun incident ne marquait d'ordinaire son départ pour ces courtes absences, auxquelles il était habitué et qui ne faisaient sur lui aucune impression. Mais quand il partit pour le voyage fatal où il devait trouver une mort prématurée, il eut le clair pressentiment du sort qui le menaçait. Ce voyage lui inspirait une répugnance presque invincible; il ne pouvait se décider à partir. Chacun remarqua sa tristesse et ses anxiétés; il ne put s'empêcher de verser des larmes en franchissant le seuil de la maison où il ne devait plus rentrer. A chaque pas, il se retournait pour la regarder, et au moment où il allait la voir disparaître derrière le rideau du bois, il s'arrêta, se retourna encore et jeta sur elle un dernier regard d'adieu en essuyant ses larmes et en disant à ses compagnons de voyage qu'il ne la reverrait plus.

Quelques jours plus tard, étant à Québec, il voulut aller rejoindre, en chaloupe, la goélette qui était mouillée devant un des quais du Palais. L'imprudence

et la gaucherie de son compagnon firent chavirer l'embarcation et il se noya.

Notre bon vieillard ne veut pas nous laisser partir sans nous faire admirer la beauté du site qu'il occupe au bord de la falaise boisée, d'où il contemple, à chaque heure du jour, les merveilles de la création. C'est ici sur ce gradin inspiré qu'il vient, durant les beaux jours, réciter son bréviaire et qu'il mêle la voix de sa prière à celle des grandes eaux qui battent à ses pieds, à celles des hautes montagnes qui se déploient au-dessus de sa tête. C'est ici qu'il répète ce verset du psalmiste : *Le Seigneur est admirable dans les élévations de la mer, admirable dans les hauteurs des montagnes.*

III

La route serpente sous une voûte d'arbres au feuillage touffu, à travers lequel filtrent les rayons du soleil, produisant un demi-jour discret, comme pour nous inviter au recueillement avant d'arriver à l'endroit béni qui, le premier dans notre pays, fut témoin du plus auguste de nos mystères.

Nous arrivons en quelques minutes en face du havre Jacques-Cartier. Descendons de voiture et avançons à travers ces bouquets d'arbres jusqu'au bord de l'escarpement.

Nous voici devant la rade où vinrent mouiller, en 1535, les trois navires français, la *Grande-Hermine*, la *Petite-Hermine* et l'*Émerillon*. Cette rade porte indiffé-

remment les noms de havre Jacques-Cartier, de mouillage des Anglais, et de banc de la Prairie, sans doute à cause des prairies qui s'étendent au pied de cette côte.

Ouvrons la relation du pilote de Saint-Malo, et lisons le passage qui a trait à l'île aux Coudres :

“ Le sixième jour du dit mois, vinsmes poser à une isle qui faict une petite baie et couche de terre. Icelle isle contient environ trois lieues de long et deux de large : et est une mouit bonne terre et grasse, plaine de beaulx et grandz arbres de plusieurs sortes : et entre autres y a plusieurs couldres franches que trouvâmes fort chargées de noisilles, aussi grosses et de meilleure saveur que les nôtres, mais un peu plus dures. Et par cela nommâmes l'île-es-Coudres.

“ Le septième jour du dit mois (de septembre), jour Notre-Dame, après avoir ouï la messe, nous partîmes de la dite isle pour aller à mont le dit fleuve.”

Comme au temps jadis, cette plage est encore pleine de beaux et grands arbres de plusieurs sortes, et il n'y a qu'à étendre la main pour cueillir sur les couldres franches, les grappes de noisilles. Le paysage n'a guère changé d'aspect.

IV

Transportez-vous maintenant, par la pensée, à l'année 1535, et suivez la scène qui se passait ici, dans la matinée du 7 septembre, fête de la Nativité de la sainte Vierge.

Les trois navires, arrivés de la veille, se reposent

sur leurs ancres dans la baie. Un beau soleil d'automne se lève sur les coteaux, et disperse les vapeurs que la fraîcheur de la nuit avait répandues à la surface du fleuve. Les bocages d'alentour sont tout retentissants du chant des oiseaux. Leur feuillage, que les premières gelées de septembre ont nuancé des plus riches couleurs, depuis le rouge pourpre jusqu'au jaune le plus tendre, éclate sous les premiers feux du jour, comme un manteau royal que le génie de ces déserts inconnus aurait jeté sur l'île et sur les montagnes voisines, à l'approche de ces nouveaux venus.

De chaque navire se détachent des chaloupes qui portent les équipages. En peu d'instants, elles ont abordé au rivage et y sont attachées, pendant que les officiers et les marins sautent à terre et entourent leur commandant. On le reconnaît facilement à son costume de la cour de François I^{er}, que les gravures ont depuis rendu populaire dans notre pays. Derrière lui s'avancent quelques gentilshommes et les aumôniers de la flottille, dom Antoine et dom Guillaume Le Breton. L'un d'eux tient entre ses mains les vases sacrés dont il va se servir dans un instant, pour célébrer le saint sacrifice de la messe :

Un autel de feuillage et de mousse est dressé
Au sommet du coteau, sur un tronc renversé.
Au-dessus, un massif de coudriers et d'ormes,
Ombrageant le rocher de leurs branches énormes,
Ressemblent aux arceaux d'un temple naturel.
Des lianes on voit les verdoyants cordages
Retomber en festons au-dessus de l'autel
Et des cierges bénits parmi les fleurs sauvages

Dont les pieuses mains du prêtre et des marins
Ont jonché le sol vierge et les degrés divins.
Sur les bras de la croix rustique se balance
Un faisceau d'étendards aux armes de la France.
Cependant est venu le moment solennel,
Et le prêtre gravit les marches de l'autel.
L'équipage, vêtu de ses habits de fête,
S'agenouille, et Cartier se prosterne à leur tête.
Notre patrie a vu bien des jours glorieux,
Mais jamais elle n'eut d'instant plus précieux.
Le prêtre auguste et saint, avec la blanche hostie,
Èlève vers le ciel un regard qui supplie.
Pour la première fois dans ce pays nouveau
Est offerte la chair et le sang de l'Agneau.
Le flot attentif baisse avec respect la plage,
Et la brise au rameau suspend son doux ramage;
Car ce vaste désert est devenu sacré
Depuis que du Sauveur le sang l'a consacré.
La France américaine, en ce moment suprême,
A reçu l'onction de son premier baptême.
Et Cartier crut ouïr dans les hauteurs des cieux,
Joint à la voix du prêtre, un chant mystérieux :
C'était l'hymne d'amour et de reconnaissance
De la terre et des mers chantant leur délivrance;
C'était la sainte voix de leur ange gardien
Qui priait au berceau du peuple canadien.

Il y a aujourd'hui même trois cent quarante ans que cette première messe s'est dite ici ; car nous sommes au 7 septembre 1875. J'ai choisi à dessein l'anniversaire de cet événement religieux pour faire notre pèlerinage autour de l'île aux Coudres.

Le bord de ce coteau, sur lequel nous venons de nous agenouiller, par respect pour ce souvenir, a servi de gradin à l'autel qui fut à ors arrosé par le sang de l'Agneau de Dieu. Le fleuve de grâces qui en découla,

plus grand que celui qui passe à nos pieds, a inondé toute cette contrée. Il a fécondé la semence divine qui, plus tard, y fut déposée. Cette semence a crû, comme le grain de sénévé de l'Évangile, et est devenu aujourd'hui le grand arbre du christianisme, dont les rameaux s'étendent sur tout notre pays, et à l'ombre duquel les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les enfants de l'Église, viennent se reposer.

Si j'avais un vœu à exprimer, ce serait de voir une croix monumentale, de matière solide et durable, s'élever sur cette falaise, en signe de reconnaissance et de vénération. L'inscription qui y serait gravée rappellerait aux pèlerins l'antique événement, et les inviterait à remercier Dieu de notre vocation à la foi chrétienne.

V

Remontons en voiture, et reprenons le cours de notre pèlerinage.

Non loin d'ici est né l'un des plus remarquables enfants de l'île aux Coudres, l'un des missionnaires les plus dévoués du Canada. Devait-il en être autrement ? Ce coin de terre privilégié pouvait-il être stérile en apôtres ?

La réputation de M. le grand vicaire Alexis Mailoux est trop répandue dans notre pays pour qu'il soit nécessaire de faire son éloge. Qu'il suffise de dire qu'après avoir été successivement curé de Saint-Roch de Québec, de la Rivière-du-Loup, de Sainte-Anne de

Lapocatière, directeur et supérieur du collège de cette paroisse, missionnaire aux Illinois et dans la Gaspésie. Il s'est fait l'apôtre de la société de tempérance. Prédicateur éloquent, il a donné des missions, et fondé ou rétabli cette société dans je ne sais combien de paroisses des deux rives du fleuve. Les fruits de grâce qu'il a semés sur ses pas subsistent encore et se perpétueront loin dans l'avenir.

Si la réputation de M. le grand vicaire Mailloux est grande parmi notre peuple, on peut juger de sa renommée d'apôtre dans l'île aux Coudres. Sa présence y est toujours une fête et sa parole un oracle.

CHAPITRE CINQUIÈME

La Couacrie.—L'anse de Buttemont.—La pointe du bout d'en bas de l'île.—La roche Pleureuse.—Naufrage du *Blackfoot* et de la *Rosalind*.—Tribut de reconnaissance.—Côte de la Baleine.—François Tremblay.—Un festin du temps passé.

I

—Quel est donc, Ulric, ce cri d'oiseau que nous entendons là-bas du côté de la pointe de Roches ?

—Vous connaissez ce gibier aussi bien que moi, monsieur le curé. Écoutez ! il vous dit lui-même son nom : Couac ! couac ! couac !

—Quelle espèce de gibier est-ce ?

— Le couac ressemble au héron, mais il n'est pas aussi grand. Son plumage est jaunâtre et clairsemé. Une fois plumé, il n'est pas plus gros que le poing ; il est tout en pattes et en cou.

— On pourrait donc lui appliquer ce qu'un nommé La Fontaine dit du héron :

“ Un jour allait je ne sais où
Le héron *aux longs pieds* emmanchés d'un long cou.”

— C'est précisément cela, monsieur le curé. Tenez, en voici un que les enfants du voisinage ont tué il n'y a pas longtemps. Ils l'ont accroché au bout d'une perche sur le bord du chemin, en signe de trophée.

La pointe de Roches que nous laissons à notre gauche a été de tout temps le rendez-vous et le séjour favori des couacs. Ce bois retentissait jour et nuit de leurs cris désagréables : couac ! couac ! couac ! si bien qu'on a fini par l'appeler la Couacrie. Il n'y a pas encore bien des années, ces oiseaux venaient y couvrir par légions. Les enfants allaient par bandes les dénicher et ils emportaient les petits par grandes brochetées. Au sortir du nid, ils sont gras à fendre avec l'ongle ; on les faisait accommoder et cuire en pâtés : les pâtés de couacs étaient le régal des enfants, mais il fallait manger cela en cachette, car malheur à ceux qui étaient découverts ; on leur criait avec mépris : Mangeurs de couacs ! C'est la plus grande insulte qu'on puisse adresser à quelqu'un.

J'avoue qu'il faut avoir de l'appétit comme les

enfants, pour se régaler avec des pâtés de couacs. Ça vous a la chair longue comme de la filasse. Et pourtant il n'y a pas beaucoup de monde dans l'île qui puisse se vanter de n'en avoir pas goûté au moins une fois en sa vie.

— La chasse devait être abondante ici autrefois ?

— A qui le dites-vous, monsieur le curé ? Nous allons découvrir dans l'instant les battures du bout d'en bas. Eh bien ! je puis vous l'assurer, le printemps et l'automne, toutes ces grèves se couvraient de gibier, grand et petit, depuis les canards et les oies sauvages jusqu'aux pluviers et aux alouettes. Il y avait même des loups-marins ; on les voyait se chauffer au soleil sur les Roches Perdues.

Derrière chaque *gabion*, il y avait un chasseur. Un coup de fusil n'attendait pas l'autre. Il y aurait de quoi faire une batture avec tout le plomb qui a été tiré ici. On peut quasiment dire que les enfants venaient au monde un fusil à la main. La chasse devenait une passion, et c'était un malheur, une perte de temps ; ça faisait négliger les terres. Mais aujourd'hui, tout cela a bien changé, le gibier est devenu rare et le goût de la chasse a diminué.

II

Pendant que nous devisons ainsi, la route s'allonge derrière nous. Nous voici rendus à la côte qui relie le chemin de la falaise à celui de la grève. Désormais, nous ne quitterons plus guère le bord de l'eau jusqu'au terme de notre route. Notre voiture roule sur un beau sable fin, ou sur un *gravois* d'un ton gris perle sur lequel la lame a laissé son empreinte en légères ondulations.

La scène a changé un peu d'aspect : nous pouvons mieux juger de la hauteur des coteaux de l'île. L'anse de Buttemont, devant laquelle nous venons de passer, a été témoin d'une scène de naufrage dont je vous entretiendrai lorsque nous serons en vue de l'anse de l'Attente.

Traversons le ruisseau Rouge, qui prend son nom de la couleur du lit qu'il s'est creusé dans une couche de tuf roussâtre. Nous touchons à l'extrémité orientale de l'île aux Coudres. La pointe rocailleuse qu'elle projette dans le fleuve laisse voir ses ossements arides à travers les taillis d'épinettes et d'arbustes qui l'ombragent.

Le chemin que nous suivons coupe cette langue de terre et contourne la base des rochers qui forment les contreforts du rivage.

Nous ne franchirons pas la limite entre la côte du nord et la côte du sud de l'île, sans aller nous asseoir un instant, selon la coutume de tous les promeneurs,

sur le bord de la roche Pleureuse, qui se cache discrètement sous les feuilles. Elle est assise au pied de l'escarpement dont le revers est festonné de mousse, de *courants* et de petites lianes, émaillé de violettes des bois et de ces baies d'un rouge écarlate que l'on nomme *quatre-temps* ou *rougets*. La roche Pleureuse est ombragée d'une touffe d'arbres dont les écorces résineuses et aromatiques répandent dans l'atmosphère d'Acres parfums qu'il fait bon respirer. Leurs senteurs pénétrantes, mêlées aux vapeurs salines de la mer et aux émanations iodées des varechs, remplissent les poumons d'un air fortifiant et délicieux. Le silence et le calme de cette solitude parfaite, le ressac monotone des vagues sur les *crans* voisins, le souffle de la brise qui produit un sifflement tout particulier, lorsqu'elle passe à travers les branches des sapins, des mélèzes et des épinettes, la fraîcheur de l'atmosphère, la sérénité du ciel, tout provoque au repos et à la rêverie. Un quart d'heure d'entretien ou de méditation sur la roche Pleureuse élève involontairement la pensée des choses de la terre aux choses du ciel, des créatures au Créateur. Le firmament, la terre et les eaux, si admirables à contempler d'ici, racontent la beauté du monde invisible par la beauté de ce monde visible, dont celui-ci n'est que l'image.

La roche Pleureuse ! mais d'où lui est venu ce nom mélancolique ? Il est bien certain qu'elle n'a jamais eu d'autres pleurs que ceux de la pluie ou les larmes de la rosée.

D'aucuns disent que cette appellation lui vient d'une source d'eau vive qu'on voit sourdre, en certain temps de l'année, à quelques pieds plus haut. En pleurant à travers la mousse, cette source arrose les flancs de la roche de ses larmes de cristal. On aura pris l'humidité dont elle se couvre pour une transsudation de la pierre elle-même ; ce qui lui a valu le nom poétique de roche Pleureuse.

III

— Dites donc, Ulric, comment s'appellent les deux petites anses que nous allons laisser à notre gauche en remontant par le sud ?

— La première s'appelle l'anse des Grandes-Mares : on nomme l'autre l'anse *de l'Attente*. Serait-ce parce que les embarcations peuvent y *attendre* le bon vent ou *l'appoint* de la marée ? C'est plus que je ne suis capable de vous dire.

Cette carcasse de navire qu'on voit là-bas, à moitié ensablée sur le bord de la grève, me rappelle que cette partie de l'île a été le théâtre de plusieurs naufrages. Trois navires, entre autres, sont venus s'échouer vers le même temps, l'un dans l'anse de l'Attente, l'autre à la Prairie, et le troisième dans l'anse de Buttemont.

Ce fut une journée d'émoi et de mouvement dans l'île que celle du 27 novembre 1832. La plupart des

habitants étaient rassemblés ici, et avaient les yeux attachés sur l'anse de l'Attente, où se passait une scène de danger qui aurait pu coûter la vie à un grand nombre d'infortunés.

L'hiver avait été précoce cette année-là : dès la mi-novembre, le fleuve charriait déjà des champs de glaçons. Un brick anglais, la *Rosalind*, commandé par le capitaine Boyle, était parti de Québec avec une riche cargaison pour l'Angleterre. Dans la traverse de Saint-Roch, il fut saisi dans une banquise de glace et entraîné par les courants vers cette grève. L'équipage s'y trouvait exposé aux plus grands dangers, si l'on ne venait en toute hâte à son secours.

C'était une belle occasion pour les gens de l'île de montrer leur humanité : il ne furent pas au-dessous de leur réputation. Grâce à leurs courageux efforts et à ceux de leur curé, M. Asselin, qui s'était mis à leur tête, les naufragés et la cargaison de leur navire purent être sauvés sans accident.

Tous les marins, capitaine, officiers et matelots, hivernèrent dans l'île. Ils furent dispersés dans les maisons et traités avec un soin et une honnêteté dont ils ne perdirent pas le souvenir.

Si jamais vous passez par l'archevêché de Québec, vous pourrez voir le beau témoignage de reconnaissance que le capitaine et les propriétaires de ce brick firent parvenir à M. l'abbé Asselin, et que celui-ci a légué à l'archevêché. Sur une magnifique aiguière d'ar-

gent, qui sert habituellement à la table de l'archevêque, on lit l'inscription suivante :

TRIBUT DE RESPECT ET DE RECONNAISSANCE
OFFERT
PAR LES PROPRIÉTAIRES ET ASSUREURS DU
BRIG ROSALIND, DE LONDRES, CAPITAINE BOYLE
AU
RÉV. MESSIRE ASSELIN, PTRE, CURÉ DE SAINT-LOUIS
DE L'ILE AUX COUDRES,
POUR AVOIR
PAR SON EXEMPLE ENCOURAGÉ SES PAROISSIENS
A AIDER A SAUVER LE VAISSEAU ET SA
CARGAISON JETÉS PAR LES GLACES SUR CETTE
ILE LE 27 NOVEMBRE 1832
ET POUR
SES BONTÉS ENVERS LES NAUFRAGÉS
PENDANT LEUR SÉJOUR SUR L'ILE.

Les équipages des deux autres navires qui étaient venus s'échouer, l'un à la Prairie, l'autre, le *John Blackfoot*, dans l'anse de Buttemont, hivernèrent également dans l'île aux Coudres. Ils n'eurent pas moins à se louer que les marins de la *Rosalind* des services et de l'hospitalité des insulaires. Comme témoignage de reconnaissance, le capitaine Collins, du *Blackfoot*, fit don à la fabrique de la paroisse d'une somme de deux cents piastres.

IV

Toute cette côte, depuis l'anse de l'Attente jusqu'aux environs de la pointe des Sapins, s'appelle la Baleine, à causé, paraît-il, d'une baleine qui autrefois aurait été trouvée morte sur la plage. Cela n'est pas du tout improbable, car, il y a vingt-quatre ou vingt-cinq ans, un de ces énormes cétacés fut poursuivi jusque dans ces parages par un navire baleinier. La baleine, qui appartenait à une espèce que les Anglais appellent *finner*, fut tuée et dépecée aux environs des îles de Kamouraska, où une foule de curieux allèrent la voir. Elle mesurait, dit-on, quatre-vingts pieds de longueur.

Si l'après-midi n'était pas aussi avancée, nous pourrions arrêter en passant chez notre ami, François Tremblay, le même qui est venu à notre rencontre sur le cap de l'Islette. Vous voyez d'ici sa maison, qui occupe un site gracieux, au soleil levant, sur la crête du coteau.

— Excusez, monsieur le curé, si je vous interromps, dit Ulric Bouchard ; mais François Tremblay nous attend. Il ne me pardonnerait pas si je vous laissais passer devant chez lui sans monter la côte. Quand nous l'avons quitté, ce matin, sur la pointe de l'Islette, il m'a dit à l'oreille qu'il comptait bien nous revoir et qu'il nous offrirait une bouchée à notre passage.

— Ah ! c'est différent, mon cher Ulric. Il faut arrêter alors. Montons.

Dès que nous avons franchi le seuil de la maison, nous voyons que François Tremblay s'attendait à nous recevoir. Sa table est mise : il nous a fait préparer une collation qui nous paraît d'autant plus à propos que la fatigue de la voiture, le grand air, nous ont ouvert l'appétit.

Le menu de ce goûter est fort simple : deux jattes de lait couvert d'une crème épaisse, un pain de ménage qui s'étale tout frais dans *l'oragan*, une bouteille de sirop d'érable, et quelques *ingots* dans une assiette. On nomme ici *ingots* des cornets de sucre du pays. Serait-ce une corruption du français lingot ? On appelle *oragan* en langue sauvage un petit panier en écorce de bouleau qui sert ordinairement de corbeille au pain.

Pendant que nous savourons une tasse de ce laitage riche et succulent que donnent les troupeaux qui broutent les pâturages d'automne après la coupe des foins, la conversation ne languit pas : François Tremblay est un causeur.

— Les anciens de vos familles qui venaient visiter l'île n'auraient pas été satisfaits pour si peu, nous dit-il, en s'excusant de son modeste repas. Ils avaient un autre appétit que les gens d'à présent. Les constitutions de nos jours ne valent pas celles d'autrefois. Il y avait plus de misère, mais aussi plus de courage. On ne sait plus ce que c'est que travailler et manger.

Je me souviens d'avoir vu dans mon jeune temps les grands festins du temps passé. On a peine à le croire

à l'heure qu'il est. Imaginez trente ou quarante gros mangeurs autour d'une table. Il n'y avait pas grande cérémonie, mais ce qu'on avait était offert de bon cœur ; chacun s'asseyait comme il pouvait. Les chaises n'étaient pas communes dans les maisons. De chaque côté de la table deux billots supportaient une planche qui servait de siège. Ça et là quelques chaises ou un coffre. Le reste des convives se tenaient debout. Sur la table étaient rangées quelques assiettes d'étain, ou de grosse faïence : on était riche quand il y en avait pour tout le monde, ce qui n'arrivait pas souvent. Les rares fourchettes étaient réservées pour les femmes.

On ne voyait pas de couteaux sur la table. Chaque convive portait le sien dans une gaine de cuir attachée à sa ceinture. Le couteau de poche était l'instrument indispensable de nos pères, ils ne s'en séparaient jamais. La lame, large de deux doigts, avait été fabriquée par le forgeron du voisinage. Le manche, long et recourbé, était l'œuvre du propriétaire lui-même, qui l'avait travaillé selon son goût et sa capacité ; ce manche était de bois franc, érable, merisier, etc. ; les plus beaux étaient de bois de pommier. On y gravait de petites figures de fantaisie dans lesquelles étaient coulés de l'étain ou du plomb fondu.

L'habillement des hommes consistait dans un gilet d'étoffe grise, un pantalon de toile du pays, et une paire de *bottes sauvages*, qui se rattachaient au jarret par une lanière ou *babiche* de peau d'anguille ou de marsouin. Hors de la maison, les hommes portaient sur la tête

une *fourrole*, c'est-à-dire un bonnet de laine bleue. Le costume de cérémonie se complétait par une fausse chemise, une sorte de jabot sans lequel on n'était pas admis à manger la tourtière. Cette fausse chemise se croisait sous le gilet et se fixait autour du cou par une large cravate d'où sortait un *collet* qui montait jusqu'aux oreilles, pareil à *deux voiles en ciseaux*.

Les femmes avaient pour costume un jupon de droguet bleu à raies blanches, avec un *mantelet* d'indienne ramagée. Une coiffe ou *câline* blanche qui couvrait les tresses de leurs cheveux, terminait leur toilette aux jours de cérémonie.

Les préparatifs d'un festin étaient formidables. Ils faisaient penser aux noces de Gamache, ou au festin de Gargantua. D'abord, on faisait cuire dans la cheminée un fricot ou ragoût de porc, de bœuf ou de mouton, dans un grand chaudron de trente ou quarante gallons, pareil à ceux dont on se sert dans les sucreries.

Si vous aviez entr'ouvert, au moment du festin, la porte du four tout chaud, vous auriez vu l'intérieur garni de mets de toutes sortes, d'où s'exhalait une odeur appétissante : c'étaient de vastes pâtés recouverts d'une croûte jaunie par la cuisson ; de grandes tourtières en forme de demi-lune, entourées d'une collerette de pâte feuilletée ; une demi-douzaine de lèchefrites où rôtissaient des *socs* ou des côtelettes de porc, des quartiers de veau, de mouton ; de la volaille ou du gibier de mer.

Outre les plats de viande, il y avait encore les pâtisseries frites dans la graisse ou dans l'huile de marsouin ; elles étaient de deux sortes : les *rubandelles*, et les *tracas fendus*, ce que vous appelez *croquecignoles*.

A l'heure du repas, tous ces mets étaient apportés et entassés à la fois sur la table. Chacun se servait à sa guise. Ceux qui n'avaient pas d'assiettes enlevaient un morceau de la croûte des pâtés, le renversaient sur la table et le remplissaient de viande. La politesse exigeait de toujours veiller à ce que ses voisins ne manquassent de rien. Dès qu'on s'apercevait qu'il ne restait que peu de chose devant l'un d'eux :—Frère, disait-on (c'était l'expression consacrée), tu fais pitié ! et l'on approchait devant lui de nouveaux plats. Pendant que les mets disparaissaient à vue d'œil, le maître de la maison faisait, de temps en temps, le tour de la table, tenant en main une tasse ou un gobelet d'étain, et versait un coup de liqueur à chacun des convives. La folle gaieté française assaisonnait ces réunions. Tandis qu'on se divertissait ainsi, c'était le temps de raconter les exploits de chasse ou de pêche sur les grèves ou sur la batture aux loups-marins. Le repas se terminait par quelques couplets de chansons dont les joyeux refrains étaient répétés en chœur par tous les convives.

—Et l'on se séparait, interrompt Ulric Bouchard ; c'est ce que nous allons faire si nous voulons être de retour avant le coucher du soleil.

François Tremblay et son excellente famille ne nous laissent partir qu'à regret

CHAPITRE SIXIÈME

Vie de dangers.—La prière d'Augustin Dufour.—Caractère des insulaires.—La pointe des Sapins.—Paysages champêtres.—Scènes d'enfants.—La Rivière-Rouge.—Le père François.

I

Je n'en finirais plus si je commençais à vous raconter tous les dangers auxquels les gens de l'île ont été exposés sur la mer, tous les naufrages qu'ils ont essuyés, tous les désastres maritimes qu'ils ont eu à déplorer. La liste des victimes que le fleuve a englouties formerait un catalogue funèbre qui remplirait tout un chapitre. Chaque sillon que creusent les dernières vagues qui viennent déferler sur ces grèves pourrait être comblé par le cadavre d'un noyé. Ces longues files de fosses feraient à l'île une ceinture de tombeaux. Les autres paroisses n'ont ordinairement qu'un cimetière, mais ici on en a deux : celui de l'église et celui de la mer.

Les rapports incessants qu'on est forcé d'entretenir, en hiver comme en été, avec la terre ferme, sont cause qu'il y a presque toujours quelqu'un exposé sur les fiots.

Faute d'un phare régulièrement entretenu dans l'île, la lumière d'Augustin Dufour reste allumée toute la nuit dans sa fenêtre : c'est l'œuvre de charité quotidienne de cette bonne famille Dufour pour les frères

absents et en voyage. Vous avez vu sa maison au bout d'en haut, dans le voisinage de Germain Harvey.

Ceux qui veulent entrer de nuit dans les anses du sud-ouest, où se trouvent les meilleurs ancrages, se dirigent sur cette lumière et arrivent droit dans l'anse de l'Islette.

Combien de fois les voyageurs ont cherché au loin à l'horizon, ou regardé durant les tempêtes cette lumière, sans pouvoir l'atteindre ou la voir ! Plus d'un infortuné lui a adressé ses adieux au moment de lâcher l'épave qui le soutenait sur les flots.

La mer, avec ses dangers, trempe le caractère comme la guerre avec ses combats. L'homme qui passe sa vie à affronter les bataillons des vagues, acquiert le courage du soldat qui a l'habitude de braver les bataillons d'ennemis. La profession de marin a plus d'une analogie avec la profession du soldat.

Toutes deux grandissent les forces morales avec les forces corporelles, et créent les plus beaux types de l'humanité. Marins et soldats sont les plus forts et les plus doux des hommes. Le mélange de rudesse et de franchise qui est le fond de leur caractère leur donne une puissance d'attraction, une amabilité qu'on ne rencontre pas dans les autres classes.

Tous les deux sont également religieux par nature. Les champs de la mer, comme les champs de bataille, font monter la pensée vers Dieu en rappelant la fragilité de l'existence.

Nos marins de l'île aux Coudres ont une ardeur, je

dirais une impétuosité de foi qui rappelle les élancements de la mer. Cette foi s'exprime souvent avec une âpreté de langage, une rudesse d'expression qui font sourire, mais qui n'en rendent que mieux la vivacité et l'énergie des sentiments.

II

Je me souviendrai toujours d'une scène de danger dont fut témoin M. Épiphane Lapointe, et qu'il se plaisait à nous raconter au collège.

M. Lapointe traversait en chaloupe de la rive sud à l'île aux Coudres, avec quelques compagnons et le bonhomme Augustin Dufour. La brise, qui était très grande à leur départ, tourna à la tempête au milieu de la traverse. Arrivés dans les raz de marée, la mer devint furieuse. La chaloupe refusait d'obéir au gouvernail. Les vagues qui jaillissaient de toutes parts, embarquaient si vite qu'on ne fournissait pas à vider l'eau. Encore quelques instants et c'en était fait de l'équipage. Chacun recommandait son âme à Dieu. Le père Augustin Dufour priait avec une ferveur qui s'exprimait en exclamations énergiques. Voyant que tout était désespéré, le voilà qui apostrophe le bon Dieu avec un ton et des gestes à la fois comiques et touchants : " Mon Dieu, s'écrie-t-il, si vous avez quelque chose à faire, faites-le tout de suite. Quand nous serons au fond, il ne sera plus temps ! Périr ! mais vous n'y pensez pas ! Ma pauvre vieille mère, ma femme et

mes enfants qui sont là-bas qui m'attendent ! Allons. mon Dieu, encore un petit coup de cœur, j'allons échapper."

Et M. Épiphané Lapointe, une fois le danger passé, de rire jusqu'aux larmes de la foi grondeuse du bon-homme Augustin.

Toutefois, en riant de l'expression triviale de sa prière, M. Lapointe n'en admirait pas moins la foi de son vieil ami.

Pieux de pensées, tendre de cœur, généreux d'âme, bouillant de caractère, robuste de corps, rude de langage : voilà l'homme de l'île. Il est fier comme le soldat, brave comme le marin, naïf comme l'enfant.

III

Nous ne quitterons pas la côte de la Baleine sans jeter un dernier regard sur l'immense étendue du fleuve qui s'aplanit devant nous à perte de vue. Du côté d'en bas, vers le nord-est, aussi bien qu'au sud-ouest, vers Québec, cette plaine humide n'a d'autres limites que le ciel.

En face de nous, les montagnes du sud, beaucoup moins hautes que celles du nord, se dessinent à l'extrémité de l'horizon, comme une banderole étroite et bleuâtre qui ondule au souffle du vent.

Lorsque nous aurons traversé la pointe des Sapins, nous serons en vue du cap de l'église, derrière lequel s'allonge la pointe de l'Îlelette, notre point de départ.

Nous touchons au terme de notre excursion. La jolie petite église de la paroisse est assise, avec son groupe de maisons, au fond d'un vallon entouré de collines qui l'abritent contre les vents du nord. Rien de plus pittoresque et de plus riant que ce lieu paisible, où la nature, comme par fantaisie, s'étale en miniature à côté des cimes gigantesques des Laurentides. Ce contraste harmonieux en fait ressortir davantage les grâces champêtres. Tout respire la quiétude et la paix de Dieu à l'ombre de ce clocher.

L'œil se repose avec délices sur cette campagne caressée par le soleil, rafraîchie par la mer, embaumée par la végétation. La brise humide et sonore qui monte de la grève, chante dans les buissons et sur les prés, avec les chaudes haleines qui glissent du haut des collines, avec les oiseaux qui voltigent par essaims dans les airs, avec les moissonneurs qui se renvoient dans les champs les couplets de la *Claire fontaine*. Les familles des environs, occupées aux travaux des récoltes, sont dispersées çà et là et répandent sur tout le paysage l'animation et la gaieté.

IV

Notre voiture se range à côté du chemin pour livrer passage à une charrette attelée d'un bœuf qui traîne en ruminant une charge de gerbes d'avoine. Parmi les gerbes sont installés deux musiciens champêtres : le petit Pierre à Joseph Dufour s'est fait un instrument

de musique avec de grosses pailles d'avoine; les airs primitifs qu'il tire de ces pipeaux rustiques ressemblent aux cris d'une cigale. A côté de lui, sa sœur, un peu plus âgée, chante un air de cantique sur cet accompagnement. La jeune fille est si bien enfouie dans les gerbes qu'on n'aperçoit que sa belle tête d'où ruisselle une chevelure en désordre qui retombe sur son cou en boucles aussi blondes que les épis d'avoine qui l'entourent.

Tous les deux s'interrompent pour nous regarder passer de leurs grands yeux bleus comme la mer qui nous environne, puis ils reprennent leurs accords avec le même entrain.

Vous souriez de la simplicité de ces chants qui rappellent la musique des premiers âges du monde, et pourtant c'est ainsi que chantaient les bergers de Théocrite, dans les champs de l'Arcadie, ou plutôt c'est ainsi que chantaient sur leurs chalumeaux les bergers d'Israël autour de la grotte de Bethléem.

V

Sur le *gravois* de l'anse, folâtre une bande d'enfants. Quelques-uns, pieds nus, retroussés jusqu'aux genoux, s'amuse à se laisser mouiller les pieds en suivant le va-et-vient de la lame. Ils courent après elle quand elle se retire et se sauvent ensuite en poussant des éclats de rire dès qu'elle revient sur leurs pas. De plus heureux que ces gamins, je ne vois qu'Adam dans son

paradis terrestre. Voilà les rois du monde. Tout est à eux : le ciel avec ses étoiles, la mer avec ses coquillages, la terre avec ses bois. Partout où ils courent, le sol qu'ils foulent est leur royaume. Ils ne descendent de ce trône qu'au sortir de l'enfance. Alors seulement ils s'aperçoivent qu'ils sont de simples mortels.

Une demi-douzaine de ces enfants sont accroupis ou étendus sur l'herbe au pied du rocher voisin. Ils ont entassé quelques pierres sur le flanc de ce rocher, ils les ont disposées en forme de foyer, et ils y ont allumé un petit feu avec des *fagots* ramassés parmi les *rapports* de la mer. Leur plaisir est d'alimenter ce feu et de regarder monter les tourbillons de fumée dans l'air.

Quelques poissons pris à la ligne, une douzaine de loches ou d'éperlans rôtis sur la flamme, et quelques patates cuites sous la cendre, qu'on mange en plein air, assis sur le gazon, voilà pour des enfants le comble du bonheur. Ajoutez aux plaisirs de la pêche les plaisirs de la chasse. En hiver, quand la neige est tombée, on parcourt les bois en raquettes, on suit les pistes des lièvres, on remarque les sentiers qu'ils ont battus sur la neige. Des tiges de bouleaux, d'aunes et de merisiers, bien garnies de bourgeons, sont jetées çà et là pour les appâter. De chaque côté de leurs sentiers, on construit une petite haie en branches de sapin d'environ quinze ou dix-huit pouces de hauteur ; une ouverture large comme la main est ménagée vis-à-vis le sentier. C'est là qu'on tend le collet avec de la ficelle, ou mieux encore avec un fil de laiton. De chaque

côté du sentier, deux petits poteaux ont été plantés en terre, et sur la traverse qu'on y a fixée, le collet est attaché en nœud coulant. L'extrémité de la corde est nouée à la branche d'un arbre voisin ou à une perche qu'on a recourbée, après l'avoir plantée en terre. C'est ce qu'on appelle tendre à la *giboire*. Il faut avoir soin de bien cacher le collet dans les barbes du sapin, pour le dérober aux yeux du lièvre, car maître Janot ne se fera pas faute de le couper, s'il le voit. En passant à travers le collet, il fait glisser le nœud coulant et est enlevé de terre par la *giboire* qui se redresse. Quelle agréable surprise, et quelles exclamations de joie, en parcourant les collets, le lendemain matin, d'apercevoir deux ou trois lièvres accrochés en l'air ! Le retour à la maison avec ces dépouilles opimes n'est plus qu'une marche triomphale.

Heureux temps ! Qu'y a-t-il de comparable aux plaisirs du premier âge ? Heureux les enfants s'ils comprenaient tout leur bonheur !

VI

Non loin d'ici est né un des enfants de l'île que Dieu a appelé au sacerdoce, à la suite de M. Mailloux, de M. Lapointe et de bien d'autres qui sont issus de cette terre féconde : M. l'abbé Éloi-Victorien Dion, aujourd'hui curé de la Rivière-Ouelle. Je voudrais pouvoir dire les qualités de l'esprit et du cœur de ce digne prêtre, si les liens d'une amitié bien connue ne m'exposaient au soupçon de partialité.

J'en prendrai seulement occasion de citer un exemple de cette seconde vue que Dieu donne à quelques serviteurs fidèles qui marchent en sa présence dans la droiture de leur cœur.

En ce temps-là, vivait, près de l'église de l'île aux Coudres, un vieillard vénérable par le nombre de ses années, et plus encore par la régularité de sa conduite et par les austérités de sa vie. Incliné de bonne heure vers les choses du ciel, il n'avait pas voulu former d'attaches sur la terre. Il ne s'était jamais marié, afin de servir Dieu plus librement, suivant le conseil de saint Paul. Sa grande piété avait fait jeter les yeux sur lui pour le service de l'église. Pendant la plus grande partie de sa vie, il remplit les fonctions de sacristain. Il passait presque toutes ses journées dans le recueillement, ou dans l'adoration devant les saints tabernacles. Qui peut dire les lumières intérieures, les merveilles de grâce que Dieu répand dans ces âmes toujours en contact avec lui ? en qui doit s'accomplir, sinon dans ces cœurs sans tache, cette béatitude annoncée par Notre-Seigneur Jésus-Christ : " Heureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu ? " Est-il surprenant qu'il leur révèle des secrets qu'il cache au reste des hommes ?

Un jour ce vieillard vit une troupe d'enfants qui s'amusaient ensemble. Il y en avait un plus petit, avec eux, qui ne jouait pas, mais qui était assis, et qui réfléchissait. Il le fit venir à lui, et lui posant la main sur la tête, il le bénit, et lui dit : " Écoute, mon enfant,

et retiens bien mes paroles. Ne te dissipe point comme les autres enfants ; mais sois sage, et aime bien le bon Dieu ; tu seras prêtre un jour."

L'enfant conserva ces paroles dans son cœur. Bientôt il quitta l'île avec sa famille, qui alla s'établir ailleurs.

Trente et un ans plus tard le père François * vit entrer dans sa maisonnette un jeune prêtre qui était natif de l'île. Et ce prêtre lui ayant dit son nom, le bon vieillard fut saisi d'une grande joie, et lui dit : " Dieu soit béni ! depuis le jour que je vous ai appelé, je vous ai continuellement suivi en esprit durant vos études, et je n'ai pas cessé de prier Dieu pour vous. Je vois bien maintenant que la pensée que j'ai eue alors m'était venue du ciel."

Peu de temps après, il mourut.

VII

Nous venons de traverser le pont d'un ruisseau que l'on a décoré du nom bien trop pompeux de rivière. La rivière Rouge n'a pas même la force de faire mouvoir régulièrement la roue du moulin. L'anse et la pointe de l'église, connues également sous les noms d'anse et de pointe à Antoine, que nous avons devant nous, offrent un bon abri et un mouillage sûr aux embarcations d'un faible tonnage.

* Son nom de famille était Leclerc.

Encore quelques minutes de marche, et notre cheval va s'arrêter devant le portail de l'église.

Voici, un peu à l'écart du chemin, le presbytère qui s'adosse, avec son verger, au cap de l'église.

Descendons de notre voiture et entrons remercier Dieu, dans son sanctuaire, de notre heureuse excursion.

CHAPITRE SEPTIÈME

Église et presbytère de l'île aux Coudres.—Les seigneurs de l'île.
—Légende du Père de La Brosse.—Retour.

I

L'église de l'île aux Coudres, dédiée à saint Louis, roi de France, n'a rien de remarquable ; son architecture toute simple est cependant convenable. La voûte et les bancs, peints avec goût, lui donnent un air de propreté qui atteste une foi attentive et un zèle particulier pour la maison de Dieu.

Toute petite qu'elle est, cette église n'a pas moins de trois cloches, dont les notes justes et argentines réjouissent les alentours et rehaussent l'éclat des solennités.

L'église de l'île aux Coudres garde un souvenir légendaire dont M. le curé nous fera part quand nous aurons franchi le seuil de son presbytère.

Il vient nous ouvrir lui-même sa porte, et nous reçoit le sourire sur les lèvres, sans aucune cérémonie, et avec une joviale hospitalité qui invite à séjourner.

M. l'abbé Pelletier est natif de Saint-Roch des Aulnaies, et curé de l'île aux Coudres depuis plus de trente ans ; il connaît par cœur l'histoire de son île, et peut nous en entretenir pendant des heures sans lasser notre attention.

— Quel est, monsieur le curé, le seigneur de l'île aux Coudres ?

— Ce sont les messieurs du séminaire de Québec, et cela est bien heureux pour nos habitants. Les intérêts qu'ont ici ces messieurs ont été plus profitables à l'île aux Coudres qu'à eux-mêmes. Si tous les seigneurs avaient été humains et conciliants comme eux, on n'aurait pas parlé si tôt de l'abolition de la tenure seigneuriale. Le séminaire a été le protecteur des colons dès les premiers établissements de l'île, et depuis ce temps, il a toujours été le grand bienfaiteur de ses habitants.

“ L'honnêteté de nos insulaires est devenue proverbiale. On a répété souvent que la parole d'un homme de l'île aux Coudres valait un écrit. Eh bien ! je crois que cette tradition d'honneur et de probité est due, en grande partie, à l'esprit de justice et à la loyauté dans les transactions qu'ont toujours montrés les membres du séminaire.

“ Leur sollicitude ne s'est pas bornée aux intérêts temporels, l'île aux Coudres leur a dû plus d'un secours

religieux. Comme prêtres des Missions étrangères, ils étaient autrefois chargés du soin spirituel d'un grand nombre de paroisses, et leurs missionnaires nous ont apporté bien souvent la parole de Dieu et celle de leurs vertus.

— A ce propos, monsieur le curé, le Père de La Brosse, qui a laissé une réputation de sainteté si extraordinaire, qui passait même pour avoir le don de prophétie, à quel ordre appartenait-il ?

— Le Père Jean-Baptiste de La Brosse était missionnaire de la compagnie de Jésus. Il était Français de naissance, natif de la Trémouille, ville du Poitou, illustrée par une des plus anciennes familles de France. Arrivé au Canada en 1754, il a parcouru, dans ses courses apostoliques, une grande partie de notre pays, depuis Mascouche, aux environs des Trois-Rivières, jusqu'au fond de l'Acadie, depuis la rive sud du fleuve jusqu'aux sources du Saguenay.

“ Missionnaire des sauvages aussi bien que des blancs, il a laissé parmi eux un souvenir impérissable. On peut dire que le Père de La Brosse a été un des premiers curés de l'île aux Coudres, car il y a fait de longs séjours.

“ Il y a près d'un siècle qu'il est mort, et cependant son nom est encore aussi populaire que de son vivant. Sa vie d'apôtre et les circonstances merveilleuses qui ont accompagné sa mort, ont environné sa mémoire d'un prestige qui ne s'est pas effacé.

II

Le soir du 11 avril 1782, M. Compain, alors curé de l'île aux Coudres, veillait seul dans sa chambre. Après avoir récité son bréviaire, fait ses prières et ses lectures du soir, il étudiait tranquillement à la lueur de la lampe, lorsque tout à coup, vers minuit, son oreille fut frappée par les sons d'une cloche qui tintait au milieu du silence de la nuit. Étonné, il croit d'abord être le jouet d'une illusion, il écoute de nouveau, se penche vers la fenêtre : c'était bien la cloche de la chapelle qui sonnait comme un glas funèbre. M. Compain sort de son presbytère ; la cloche continue de sonner. Il entre dans la chapelle, regarde : personne ne s'y trouvait et la cloche continuait toujours à tinter.

Alors une voix se fit entendre à son oreille. Était-ce à l'oreille du corps ou à celle de l'âme ? on ne le sait. Mais cette voix parlait distinctement et cette voix disait :

“ Le Père de La Brosse est mort ; il vient d'expirer à Tadoussac. Ce glas funèbre t'annonce son dernier soupir. Demain, tu te rendras au bout d'en bas de l'île. Un canot viendra t'y chercher qui te conduira à Tadoussac où tu feras sa sépulture.”

Le bruit s'était déjà répandu, quelque temps auparavant, dans les missions du Père de La Brosse, qu'au moment de sa mort les cloches de ses missions annonceraient son trépas.

Le lendemain, M. Compain attendait au rendez-vous qui lui avait été assigné, sur la pointe d'en bas de l'île aux Coudres.

III

Que s'était-il passé à Tadoussac, pendant cet intervalle ? Le Père de La Brosse y était en mission depuis quelque temps et attendait l'arrivée des sauvages que l'ouverture de la navigation allait bientôt amener en foule de l'intérieur des terres. Leurs canots chargés de pelleteries descendaient du Saguenay à la suite des glaces.

Durant quelques semaines, le rocher de Tadoussac était le centre d'une activité et d'un commerce qui contrastaient avec son aspect solitaire et désolé pendant le reste de l'année. Le sable de la grève se couvrait de longues files de canots d'écorce. Sur le penchant de la côte s'échelonnaient les cabanes des sauvages, appartenant pour la plupart aux tribus montagnaises, qui formaient un village improvisé. Le port de Tadoussac se remplissait de navires d'outre-mer qui venaient y faire escale.

Tandis que les traitants de pelleteries faisaient leurs récoltes pour les grands de ce monde, le Père de La Brosse recueillait parmi les petits sa moisson pour le ciel.

Une tradition fidèle a conservé tous les détails de ses derniers moments, dont les circonstances mémo-

rables étaient, du reste, de nature à frapper tous les esprits.

Une de ces traditions, dont nous avons le récit sous les yeux, a été mise en écrit par M. Épiphanie Lapointe. Il l'a recueillie, en 1846, de la bouche même d'un témoin oculaire nommé Jean Audet dit Lapointe ; ce vieillard, qui était parvenu à l'âge avancé de quatre-vingt-onze ans, habitait alors à la Sainte-Famille de l'île d'Orléans.

“ Sa mémoire était fidèle, ajoute M. l'abbé Lapointe, et son jugement parfaitement sain. Son âme droite paraît avoir toujours eu horreur du mensonge.”

Voici ce que racontait ce témoin oculaire :

IV

“ La veille de sa mort, le Père de La Brosse paraissait être en parfaite santé. C'était un vieillard grand et robuste, avec de beaux cheveux blancs, une figure ascétique et une parole inspirée. Il était âgé de soixante huit ans.

“ Pendant tout le jour, il avait vaqué aux devoirs de son ministère, confessé, baptisé, prié à son ordinaire dans la chapelle de Tadoussac.

“ A la tombée de la nuit, le Père de La Brosse alla prendre quelques heures de récréation dans la maison d'un des officiers du poste. Il fut gai et aimable, comme toujours. Vers neuf heures, il se leva et se prépara à partir.

“Après avoir souhaité le bonsoir à tout le monde, il se recueillit un moment, et prenant un ton solennel, il dit :

—Mes amis, je vous dis adieu, adieu pour l'éternité, car vous ne me verrez plus vivant sur la terre. Ce soir même à minuit, *je serai corps*. Vous entendrez, à cette heure-là, sonner la cloche de ma chapelle : elle vous annoncera ma mort. Venez alors vous en assurer par vous-mêmes. Mais je vous en prie, ne touchez point à mon corps. Demain, vous irez chercher, à l'île aux Coudres, M. Compain, pour m'ensevelir et me donner la sépulture. Il vous attendra au bout d'en bas de l'île. Ne craignez point de partir, quelque temps qu'il fasse. Je réponds de ceux qui feront ce voyage.”

“Nous crûmes d'abord que le Père voulait plaisanter, mais il insista avec un air de conviction et un ton d'autorité qui ne permettaient plus le doute.

—Mon Père, lui fit observer un des employés du poste, votre santé ne paraît pas du tout altérée, votre figure n'annonce pas la souffrance. Comment pouvez-vous croire, avec de pareils signes de vie, que votre fin soit si prochaine ?

—Mon enfant, repartit le Père, vous reconnaîtrez avant le jour la vérité de mes paroles. Et il se retira.

“Nous restâmes stupéfaits, n'osant croire à la réalité de cette prophétie.

“Ceux d'entre nous qui avaient des montres, les mirent sur la table et attendirent avec anxiété. Dix heures sonnent, puis onze ; minuit approche ; au coup de minuit la cloche de la chapelle commence à sonner.

“ Nous nous levons tous comme un seul homme. Sais de frayeur, nous courons à la chapelle. Nous entrons.

“ A la lueur de la lampe du sanctuaire, nous entrevoyons dans le chœur la robe noire de notre bon Père de La Brosse. Il était prosterné à terre, immobile, le visage dans ses deux mains jointes, appuyé sur la première marche de l'autel.

“ Il était mort.

“ Cette étrange nouvelle se répand comme la foudre dans toute la mission. Dès le point du jour, la population tout entière, tant sauvage que civilisée, envahit la chapelle et ses environs. Chacun veut contempler une dernière fois le corps du saint, étendu sur le pavé du chœur. Personne n'ose lui toucher. Partagé entre le deuil et l'admiration, on regarde, on prie, on invoque. Des larmes coulent de tous les yeux.

“ Pendant tout le jour, la foule circule en silence dans la chapelle, ne pouvant détacher ses regards des restes bien-aimés du saint missionnaire qui, tant de fois, avait fait retentir ce sanctuaire de ses brûlantes exhortations. Les sauvages restent là immobiles, pendant des heures entières, tenant un doigt sur leur bouche, pour exprimer par ce geste qu'aucune parole ne peut rendre leur douleur.

V

Cependant, dès le matin de ce jour, une tempête de sud-ouest s'était élevée si violente que l'eau *poudrait* sur le fleuve comme de la neige. Personne n'osait lancer une embarcation à la mer. Ce que voyant, le premier officier du poste dit à ceux qui l'entouraient :

— N'y aura-t-il pas parmi vous autres trois hommes de cœur qui veuillent m'accompagner pour accomplir les dernières volontés de notre bon Père ? Rappelez-vous qu'il nous a dit : " Il n'y a aucun risque pour ceux qui feront ce voyage. "

Un canot est lancé à la mer ; les quatre hommes qui le montent prennent le large. A peine sont-ils sortis du port de Tadoussac qu'à leur extrême surprise, l'eau s'aplanit sous leur canot. Tandis que partout autour d'eux la tempête rugit avec fureur et rend la mer blanche comme un drap, une main invisible les pousse avec rapidité, si bien qu'à onze heures du matin, ils doublent le cap aux Oies et sont en vue de l'île aux Coudres.

" M. Compain les attendait au bout d'en bas en se promenant le long des rochers, un livre à la main. D'aussi loin qu'ils furent à la portée de sa voix, il leur cria :

— Le Père de La Brosse est mort, vous venez me chercher pour lui donner la sépulture. " Le canot approche du rivage, M. Compain y monte et, le soir du même jour, il débarquait à Tadoussac.

On apprit plus tard que dans toutes les autres missions du Père de La Brosse, à Chicoutimi, à l'île Verte, aux Trois-Pistoles, à Rimouski et à la baie des Chaleurs, les cloches sonnèrent d'elles-mêmes à minuit, le jour de sa mort.

Un homme de l'île Verte, nommé Damboise, chantre de l'église, homme très respectable, que M. Épiphane Lapointe a bien connu, lui racontait que son père descendait ce soir-là de la sucrerie. Vers minuit, il fut surpris d'entendre sonner la cloche de la chapelle de l'île Verte ; il fit part à ses voisins de cet incident, il en remarqua l'heure et le jour, et plus tard il reconnut que la cloche avait sonné au moment même de la mort du Père de La Brosse.

VI

Telle est cette merveilleuse légende que tous les gens de l'île aux Coudres connaissent par cœur et qu'un grand nombre d'autres personnes des deux rives du fleuve racontent avec quelques variantes qu'il est facile de concilier. Mais tous les récits s'accordent sur les principaux détails.

Si ce fait singulier n'avait eu qu'un ou deux témoins, il serait facile de le révoquer en doute, mais il a eu pour acteurs et spectateurs toute une population qui n'avait aucun intérêt à inventer une fable ou à fausser la vérité. Ceux qui ont étudié la vie des saints sont familiers avec de telles manifestations. Ils savent que Dieu prend à cœur la gloire de ses élus, et qu'il se plaît

à honorer, même ici-bas, ceux qui se sont faits humbles, pauvres, méprisables pour l'amour de lui. *Quos prædestinavit, hos et glorificavit.*

Pendant bien des années, les sauvages qui descendaient et remontaient le Saguenay ne passaient jamais devant le port de Tadoussac sans mettre pied à terre pour aller prier dans la chapelle où reposait le corps de celui qui avait été pour eux l'image vivante de leur Père céleste. Ils se prosternaient la face contre terre au-dessus de sa tombe; ils posaient leur bouche sur une petite ouverture qui avait été pratiquée dans le pavé du chœur, et ils lui parlaient comme de son vivant, avec une confiance qui ne pouvait manquer de toucher le cœur de Dieu. Puis ils appliquaient leur oreille sur l'orifice pour écouter la réponse du saint. Dans leur foi ingénue et dans la simplicité de leur cœur, ils s'imaginaient que le bon Père les entendait du fond de son cercueil, qu'il répondait à leurs questions et qu'il transmettait ensuite leur prière à Dieu.

Cette touchante coutume a cessé depuis l'enlèvement des restes du Père de La Brosse: l'abandon et la ruine dans lesquels était tombée la chapelle de Tadoussac, a déterminé, il y a un bon nombre d'années, la translation de ces saintes reliques dans l'église de Chicoutimi.

— Merci, monsieur le curé, de votre récit. Vous nous avez fait passer un quart d'heure délicieux. Nous regrettons de ne pouvoir causer plus longtemps avec vous, mais il est tard et la marée n'attend pas.

—Comment! répond monsieur le curé, vous ne me

quitterez pas ce soir. L'île aux Coudres a encore de belles légendes et de bons accueils pour les pèlerins. Nous aurons toute la soirée pour jaser. Vous serez tout aussi avancé en partant avec la marée de demain matin.

— Pardon, monsieur le curé, nous vous rendons grâces. Il ne faut pas tout épuiser à la fois. Quand on a visité l'île aux Coudres, il faut y revenir. La brise est encore assez forte pour nous conduire à la pointe de Saint-Roch avant la fin du jour. Merci encore une fois et adieu !



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER.

	PAGE
Départ.—Le capitaine Charles Gagnon.—Arrivée à l'île aux Coudres.—La croix de l'Islette.—Mœurs des insulaires.—La roche à Caya.—Brigitte Savard.—L'abbé Épiphané Lapointe.....	5

CHAPITRE DEUXIÈME.

Le cap à la Branche.—Épisode de 1759.—Arrivée de la flotte anglaise.—Abandon de l'île par les insulaires.—Séjour dans les bois.—Embuscade.—Le petit-fils de l'amiral Durell.—Le traître Boulianne.....	18
--	----

CHAPITRE TROISIÈME.

Famille de Germain Harvey.—Les maisons de l'île.—Scène biblique.—Le Gouffre et ses légendes.—La baie Saint-Paul et ses tempêtes.—Le cap Maillard.....	34
---	----

CHAPITRE QUATRIÈME.

L'abbé Godefroy Tremblay.—Pressentiment.—Havre de Jacques-Cartier.—La première messe au Canada.—Le grand vicaire Mailloux.....	47
--	----

CHAPITRE CINQUIÈME.

La Couacrie.—L'anse de Buttemont.—La pointe du bout d'en bas de l'île.—La roche pleureuse.—Naufrage du <i>Blackfoot</i> et de la <i>Rosalind</i> .—Tribut de reconnaissance.—Côte de la Baleine.—François Tremblay.—Un festin du temps passé.....	56
---	----

CHAPITRE SIXIÈME.

Vie de dangers.—La prière d'Augustin Dufour.—Caractère des insulaires.—La pointe des Sapins.—Paysages champêtres.—Scènes d'enfants.—La Rivière-Rouge.—Le père François.....	66
---	----

CHAPITRE SEPTIÈME.

Église et presbytère de l'île aux Coudres.—Les seigneurs de l'île.—Légende du Père de La Brosse.—Retour.....	79
--	----



